



442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 131

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**
(LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the
Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP
4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split
EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of
the Froggies (CD 24 tracks)
- Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead - Red vinyl
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at
Rockpalast (LP 14 tracks)
- Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16
titres)
Fast rock'n'roll. Covers of MC5 and Sex Pistols

442ème RUE

64 Bd Georges Clémenceau

89100 SENS

FRANCE

(33) 3 86 64 61 28

leo442rue@orange.fr

<http://www.la442rue.com>

Greetings :

Les LEZARDS MENAGERS

K-PUN

PRESIDENT DOPPELGANGER

SEB le BISON, Juliette DRAGON & Mat le ROUGE

SABIEN et PATRICE (ERWTENSOEP)

BEUSSE et la PYHC TEAM

ZERIC (TRAUMA SOCIAL)

Les VENTURAS

CHUCK RANSOM (The Chuck Norris Experiment)

STEFAN (No Balls Records)

Catherine LEMAIRE

VINCE (Mass Prod)

BEAT-MAN (Voodoo Rhythm)

R'n'C's

Grégoire GARRIGUES (Argent Ardent)

DIRTY FRENCH KISS

Nono FUTUR

The HUILE & BAD DEAD

ROUGERUNE

Frank MEDIONI

RIP :

CHANTILLY BEARS

Fabien COHEN

Gildas COSPEREC

McCoyne TYNER

Ginger BAKER

Jack SCOTT

Sue LYON

Terry JONES

Christopher TOLKIEN

Kirk DOUGLAS

Genesis P-ORRIDGE

André CHERET

Barrie MASTERS

Roy LONEY

Lundi 16 mars 2020 - 14:37:52

Coronavirus time

ARO ORA : Wairua (CD, Klonosphere)

Aujourd'hui, on trouve son inspiration un peu partout. La pochette de cet album, avec son ibis rouge s'envolant dans un ciel chaotique, pourrait faire penser à l'Égypte, c'est pourtant du côté de la culture maori que Aro Ora a trouvé l'origine de son nom et le titre de ce disque. Je ne vais pas trop m'attarder sur les concepts philosophiques qui se cachent derrière ces 2 thèmes, autant essayer de faire rêver un banquier, ou tenter de convertir à la chasteré un régiment de légionnaires en garnison près d'un élevage de chèvres, ce serait plus simple, mais, en gros, il y est question de renaissance et de pérennité de l'âme. Bon, présenté comme ça, ça peut faire peur. On se dit qu'on a affaire à un groupe plus préoccupé de spiritualité que de bourrinades électriques. Et ce n'est pas tout à fait faux, si l'on se fie aux textes. Pour faire court, Aro Ora réfléchit au sens de la vie (en moins drôle que les Monty Python, mais chacun ses moyens d'expression), et à la place de l'homme dans son environnement, autant dire dans l'univers. De son premier cri ("Inhale") à son dernier souffle ("Exhale"), l'homme tente, tant bien que mal, de se faire une place au milieu du bordel de la création et de la vie. De fait, sa place, il l'a trouvée, il est même un tantinet envahissant du point de vue de l'ours blanc en train de crever sur sa banquise liquéfiée ou de l'orang-outang en passe de disparaître en même temps que sa forêt primaire. Du coup, est-il bien nécessaire d'essayer de trouver une justification à sa pitoyable existence à grand renfort de réflexions métaphysiques ? Apparemment, pour Aro Ora, oui. Ils en ont le droit. Personnellement, je suis plus enclin à penser que ce qui pourra arriver de mieux à notre pauvre planète, c'est l'éradication pure et simple de l'humanité, et sûrement pas sa perpétuation, fût-elle uniquement spirituelle. Heureusement, comme pour contrebalancer ce discours métempirique, les tourangeaux ont choisi d'avoiner un métal plutôt chafouin, même si, par ci par là, un brin de mélodique vient à nous aider à reprendre notre respiration. En fait, Aro Ora n'a rien de contemplatif dans sa définition du post-métal comme mode de vie, il y a même plus de core que de prog dans ces 15 titres, plus de peste que de rhume des foins dans cette heure (bien tassée) d'éruption sonore à peine tempérée par d'éphémères plongées nivales pour rafraîchir des ardeurs fort testostéronées. Oui, Aro Ora s'est souvenu que le haka des maoris est d'abord une danse guerrière, avant d'être un attribut folklorique pour sportifs en mal d'originalité. Et si c'était ça le vrai sens de la vie ?

KNOCKED LOOSE : A different shade of blue (CD, Pure Noise Records)

Habituellement, quand on voit un groupe débarquer du Kentucky, on s'attend à un truc country. C'est oublier un peu vite que, comme partout ailleurs, le hardcore a essaimé dans ce coin-là aussi. Le coin en question, c'est Louisville, la plus grosse ville de l'état, plus d'1 million 200 000 habitants, banlieues comprises. On comprend dès lors pourquoi une musique aussi urbaine que le hardcore y a trouvé droit de citer. Knocked Loose est un groupe relativement jeune (est. 2013), et "A different shade of blue" est son deuxième album. Mais réduire sa musique au seul hardcore est un tantinet abusif, elle est d'une complexité beaucoup plus affirmée, avec un fort penchant pour le métal, ou même pour le screamo. C'est dire si c'est orageux et percutant (en même temps, quand on sait que Louisville est aussi la ville de naissance de Mohamed Ali, on comprend pourquoi on y aime la baston, même musicale, ça doit être une question de prestige local). Les influences métal, on les sent bien dans la durée des morceaux, qui tourne largement autour des 3 minutes, soit un chouia plus que la durée standard d'un morceau hardcore, de quoi développer un propos qui se veut teigneux et violent. Les guitares et les rythmiques se sont lourdes, plombées et massacrantes, le chant a tout de la mélodie amoureuse de l'ours des cavernes à qui on serait en train d'atomiser les coucougnettes, et les mélodies sont à peu près aussi sucrées que du miel de ciguë. C'est sûr que Knocked Loose ne postule pas vraiment au titre de nouvelle sensation acné-pop de l'année, même sur un malentendu. En revanche, celui de musical-killer lui irait plutôt bien au teint.

The HU : The gereg (CD, Eleven Seven Music)

Même si, globalement, c'est une belle arnaque sociale, la mondialisation, dans de très rares cas, a parfois du bon, notamment, en musique, celui d'ouvrir de nouveaux horizons. Prenez the Hu, par exemple, un groupe mongol dont il aurait été bien difficile d'entendre parler en temps normal. Petit exercice linguistique tout d'abord, Hu est le mot mongol pour désigner l'être humain. Petit exercice musicologique ensuite, the Hu dit faire du Hunnu rock, Hunnu étant le nom de l'empire hunnique, les Huns eux-mêmes étant d'origine mongole, même si leur empire s'est étendu, après migration, sur les

grandes steppes d'Europe orientale. Un peuple très turbulent, comme le savent tous ceux qui s'intéressent à son histoire. Et le Hunnu rock, qu'est-ce ? Tout simplement du métal, mixé avec de fortes influences mongoles, entre autres de par les instruments utilisés, tant traditionnels que modernes, et, surtout, de par les textes, empreints de poésie ou de chants guerriers, en langue mongole, et les vocaux, qui s'inspirent du chant de gorge diphonique si particulier à ce peuple, soit la capacité à produire, simultanément, 2 notes de fréquences différentes. Une technique assez étonnante, et impressionnante. The Hu s'est formé à Ulaanbaatar, la capitale de la Mongolie, en 2016, et "The gereg" est son premier album. Dans l'empire mongol bâti par Gengis Khan (à qui ils rendent d'ailleurs hommage dans "The great Chinggis Khaan", l'un des titres du disque), le gereg était une sorte de passeport à usage diplomatique. Outre nos modernes guitare, basse et batterie, the Hu utilise donc aussi les plus traditionnels violon, guitare, flûte ou guimbarde (des biens de famille peut-être. Une évidence pour les 4 musiciens, qui ont tous une solide formation classique. On est donc dans une sorte de world-music, ce qui, a priori, n'est guère ma tasse de thé, sauf que, mariée au métal, on se rapproche d'une démarche à la Sepultura, ce qui rend la chose d'un seul coup plus intéressante. Il y a quelque chose d'hypnotique dans ces rythmes lancinants, quelque chose de viral dans ces mélodies effrénées ("Yuve yuve yu"), quelque chose de menaçant dans ces riffs qui montent et grondent comme une charge de cavalerie. Je ne sais pas si the Hu vont déferler sur le monde comme leurs ancêtres avant eux, ils sont en tout cas bien partis pour conquérir les publics occidentaux qui voudront bien ne pas fuir devant leur cavalcade. Perso, conquis, je le suis déjà, ils n'ont pas eu besoin de me fracasser le crâne pour me persuader de la pertinence de leur démarche musicale. Si Attila avait su manier la cithare avec autant de maestria, plutôt que le sabre, nul doute que ses rapports avec l'Empire Romain auraient été plus apaisés. Mais on ne réécrit pas l'histoire, surtout à plus de 1500 ans d'écart. Sinon, on abandonnerait notre sédentarité, source de tous nos maux, pour revenir au nomadisme originel.



The CHUCK NORRIS EXPERIMENT : Shortcuts (LP/CD, No Balls Records - www.no-balls-records.com)

Heureusement qu'ils préviennent dès l'intro de "Back it up", "Fasten your seat belt" qu'ils disent, et ils ont raison, parce qu'ils nous font passer le mur du son nos Chuck Norris Experiment préférés. Un mot sur la forme d'abord. Ce nouvel album des suédois se décline en vinyl (la moitié du tirage en rose, l'autre moitié en bleu), en CD (en boîtier métallique, façon boîte à cirage), et en cassette. Si c'est pas classieux, qu'est-ce donc ? En outre, c'est la centième référence du label allemand No Balls, et ce n'est pas un hasard si c'est Chuck Norris Experiment qui hérite de ce chiffre hautement symbolique. Il y a de l'accointance de longue date entre le groupe et le label,, on peut même dire qu'ils font partie du patrimoine, il semblait donc logique qu'ils s'acquièrent à nouveau pour ce "centenaire". Le fond à présent. Chuck Norris Experiment, ça a toujours distribué de bonnes baffes bien rock'n'roll, tendance bagoues ou poing américain, de la torgnole bien lourde et bien sentie. Ça ne change

pas sur ce nouvel album... Sauf que... Les morceaux ne font guère plus d'une minute chacun... Ils n'avaient encore jamais envoyé la sauce aussi rapidement. Normalement, avec l'âge, un être humain normalement constitué a plutôt tendance à ralentir la machine. On n'y peut rien, c'est biologique, c'est les artères, les rhumatismes, l'usure chaque jour plus prononcée. Chuck Norris Experiment, eux, ils accélèrent le mouvement, c'est à n'y rien comprendre. Darwin doit se retourner dans sa tombe, tant nos vikings culbutent toute sa théorie de l'évolution. "Shortcuts" qu'ils ont intitulé ce nouvel opus, y a pas tromperie sur la marchandise, pour faire court, ils font court, concis et énervé. Ça me fait un peu penser aux Kung Fu Killers, l'autre groupe de Sal Canzonieri, le guitariste d'Electric Frankenstein, qui mixait pareillement rock'n'roll grincheux et hardcore fébrile. Du coup, les 10 titres de l'album sont expédiés en une douzaine de minutes, à peine le temps d'ouvrir le frigo et décapsuler sa canette de bière (bah oui, souvenez-vous, avec l'âge, on a tendance à ralentir, voir plus haut), qu'il faut déjà remettre le contact. Et comme les suédois sont des gens qui aiment agir pour le bien-être de la planète (voir la petite Greta Thunberg, la Fifi Brindacier de l'indignation écolo), ils se sont dit que ce serait bête de coller ça sur un 30 cm, ce serait gâché du vinyl, l'album paraît donc en 17 cm, format plus traditionnellement réservé aux 45t. Pour éviter toute querelle dans le ménage, je vous donne un indice, ça tourne quand même en 33t, l'honneur est sauf. J'imagine qu'ils ont eu l'aval de leur cardiologue avant d'entrer en studio, il n'aurait plus manqué qu'ils nous pétent une durit en plein ouvrage. Avec une telle vitalité, ce sont leurs chères et tendres qui doivent être ravies. Les longues nuits suédoises seront encore bien occupées du côté de Göteborg. Mais je n'ose penser à la suite, est-ce qu'ils ne vont pas tenter, un jour, de faire plus vite qu'Usain Bolt ? L'aquavit, voilà un sacré dopant naturel.

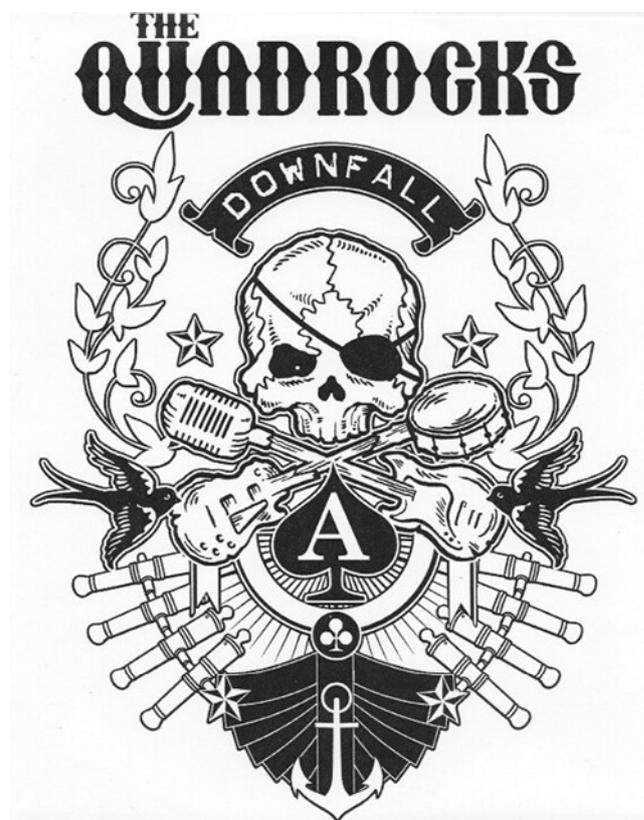


The QUADROCKS : Downfall (CD, No Balls Records/Frau Hölle Records)

The SWIPES : Generation slave (CD, No Balls Records)

2 groupes allemands de power-rock'n'roll pour combattre la dépression qui nous gagne insidieusement, on ne va pas cracher dessus. Les Quadrocks sont de Darmstadt, et se sont formés en 2006. Ils ont 2 albums à leur actif, "Downfall" étant le second, initialement paru en 2011. C'est dans une édition limitée que No Balls le refait paraître aujourd'hui, avec les mêmes morceaux. Les Quadrocks, c'est du rock'n'roll en Perfecto et en paraboos, plutôt burné et velu, avec de belles grosses guitares, de bons rythmes bien poivrés, et une voix patinée au schnaps (le chanteur ayant pris le pseudo de Buddy Olly, j'adore), école Motörhead/V8 Wankers, avec supplément de chœurs hooligans. Pas le truc de tarlouze quoi. De toute façon, avec des titres comme "Rock'n'roll remedy", "Missionaries of rock", "The sound of rebellion", "True, pure, immature", "Win and fight" ou "Beer, booze and boobs", le doute n'est guère permis. Hélas ! Le groupe n'existe plus aujourd'hui. Quasiment voisins, les Swipes viennent de Francfort. "Generation slave" est leur troisième album en une douzaine d'années d'existence. Les Swipes pratiquent un punk-rock assez hétéroclite, faisant le grand écart entre le garage et le rock alternatif, avec étape par le punk à roulettes,

selon les morceaux. A la première écoute, ça donne une impression de grand fourre-tout, puis on se laisse embarquer par l'énergie communicative du quatuor, et par son discours militant et fortement engagé, entre écologie et anti-mondialisation. Une sorte de devoir de fin d'année, pour faire un état de leurs connaissances. Le punk-rock des Swipes est nerveux, tendu et inflexible. Ça n'est pas à eux qu'on risque de faire passer des vessies pour des lanternes, ce n'est pas eux qui risquent de se laisser abuser par le discours politique lisse et aseptisé, ça n'est pas par eux que risque de passer le SIDA capitaliste.



U-SISTER : U-Sister (LP, Ronce Records - www.roncerecords.net)

Bon, soyons rassurés, il y a eu une vie après Ludwig Von 88 (ou même re-pendant, vu que le trio vient de se reformer, voir ailleurs dans ces pages la chronique de leur nouvel album), Charlu Ombre en est une des 3 preuves vivantes, lui qui vient de se lancer dans cette nouvelle aventure U-Sister. Encore un trio, mais plus classique, guitare-basse-batterie, même si cette dernière est électronique, et pas acoustique. Charlu est évidemment à la 4 cordes, et au micro. Un trio qui vient de sortir son premier album. Installé à Châteauneuf-du-Pape (je ne suis pas un spécialiste, mais y a pas du picrate dans ce coin là ? En plus des raticons ?), le groupe prône une intégrité punk dont les religions feraient bien de s'inspirer pour éviter leurs conneries, qui emmerdent le monde depuis des millénaires. U-Sister, c'est du punk, donc, comme j'ai déjà dit (mais, à mon âge, on commence à être un peu gâteaux, on commence à radoter), mais pas du punk ras des pâquerettes, attention, du punk conscient comme on dirait dans les salons littéraires. Du punk qui tente de faire passer un message, avec une guitare plutôt qu'avec un flingue, comme se plaît à le souligner Charlu, ce qui, effectivement, paraît être plus intelligent. Après, plus efficace, on peut hélas en douter, quand on voit ce qui se passe depuis quelques années, les abrutis armés d'une Kalashnikov ayant une fâcheuse tendance à plus attirer l'attention que les raisonneurs équipés d'un stylo, le résultat, en tout cas, est, comment dire, plus "spectaculaire". Du punk pour U-Sister (je sais, je l'ai déjà écrit), mais du punk moins bourrin que la moyenne du punk à chiens. Le chant de Charlu est comme distancé, détaché, concentré sur ses textes empreints d'une certaine réflexion ("Evolution", "Adieu Suzy", "Touche-toi" [Trump en nouvelle tête à claques universelle]), et la musique affiche une certaine retenue, au point qu'on pourrait même y discerner une touche post, voire cold, comme si Hüsker Dü avait fricoté avec Joy Division le temps d'une soirée d'intégration qui serait partie en sucette. Punk U-Sister (euh oui, j'ai compris) ? Assurément dans l'esprit, mais plus par la bande dans la lettre, ce qui n'a rien de contradictoire. Il suffit juste d'en être assuré.

KAPO BLÖD : On sera là... (LP, Kick Your Asso/Maloka/Crom Records/Trauma Social/General Strike)

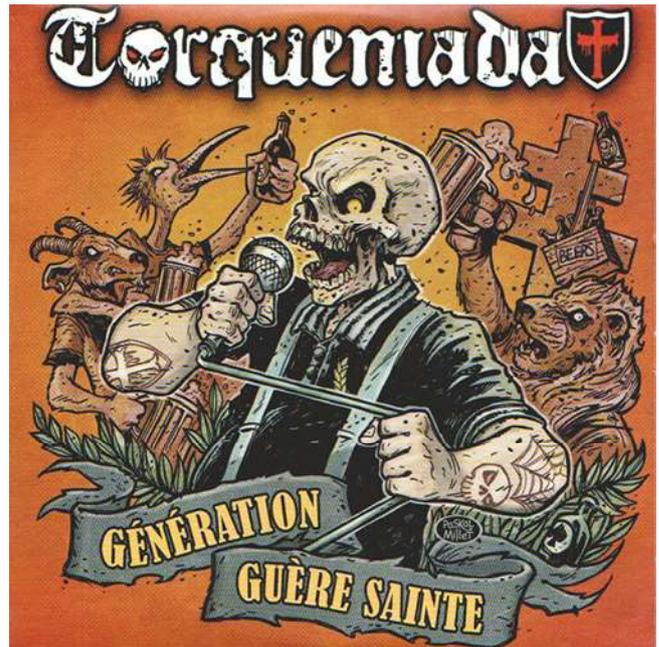
Pas facile de stabiliser une formation quand on décide de faire un groupe. Kapo Blöd, qui n'existe pourtant que depuis 2012, a déjà vu passer pas mal de monde dans ses rangs. Seuls du noyau primitif restent Kev'D, le chanteur, et Chicken, le guitariste, ce qui est peu, mais néanmoins suffisant pour que l'aventure perdure. Au point que les bordelais ont quand même fini par enregistrer un premier album, celui dont auquel je vous cause présentement. Le bol quoi... et la persévérance. Kapo Blöd, c'est de la oi ! estampillée Chaos en France années 80, mais avec la "richesse" sonore de ce début de 21ème siècle (à ce titre, voir leur reprise de "Connerie", de Criminal Damage, on est en plein dedans). De la oi ! qui a tendance à distribuer des taloches bien senties (avec le bruitage qui va avec), à descendre dans la rue sans méfiance (quitte à se prendre des balles de défense dans la tronche), à foutre le dawa juste pour le fun (quitte à ne plus se souvenir de rien le lendemain, avec 3 grammes dans chaque bras). Kapo Blöd ne sont pas des poètes, c'est vrai, ce qui ne les empêche pas de croire qu'il y a encore de l'espoir quelque part, bien planqué, mais de l'espoir quand même. Moi, il va m'en falloir un peu plus pour me convaincre, mais je suis un misanthrope invétéré doublé d'un homme de peu de foi, alors... Musicalement, Kapo Blöd est fidèle à ses influences, de sales mélodies punks, des riffs assassins, des mélodies qui vous vrillent le cervelet pour y squatter pépère, des textes bravaches et hâbleurs pour bien rameuter les troupes, et juste ce qu'il faut d'insanités pour se démarquer du politiquement correct qui est en train de laminer le discours social ambiant. Tendre l'autre joue quand on leur colle une pichenette par surprise ? Pas le genre de la maison. En revanche, tendre le poing pour rendre la pareille, ça leur correspond mieux. Chacun sa religion, et celle-là me plaît bien.

HEY HO LET' GO - SMELLS LIKE RAMONES SPIRIT (CD, Les Disques Tchoc)

Je vous vois venir. Un nouveau tribute aux Ramones, un de plus, allez vous me dire. On ne peut rien vous cacher vous répondrai-je. Une fois cet axiome posé, que retenir de l'écoute du machin ? Primo, que, si c'est bien un hommage aux faux frères new-yorkais, l'objet s'écarte sensiblement du traitement de base de ce genre d'entreprise, en ce sens que, si on a évidemment droit au lot syndical de reprises, le contraire serait un comble, certains groupes ont poussé le concept de la dédicace au-delà du standard, en écrivant des originaux. Rien que pour ça, ce disque mérite un minimum d'attention. Parmi ceux qui ont choisi de présenter leurs devoirs aux Ramones à leur manière, citons les Insomniacs ("Ramon"), du bon power-punk, the Flooze ("I'm not the kind"), plus ramonesque tu meurs, ils me font penser aux Kowalskis, the Panzers ("I wanna be a Panzer"), bien dans l'esprit crétin assumé, Phil Pace ("Dan is a punk rocker"), même remarque que pour les précédents, avec un petit côté dilettante pop à la Ramonettes, the Fuzz & Drums ("Are you ready"), et de sensibles fragrances glam. Pour les autres, on a droit à un peu tout, on est loin de ne fréquenter que des clones des brothers en Perfecto. Même si certains me laissent assez dubitatifs, comme Banana's Grapes Bunker Undersound ("Here today gone tomorrow"), qui font un peu tache avec un rock mou du genou, the Hands In Glove, et leur rendu folk-rock de "What's your game", envoyant les Ramones se promener dans le temps, jusqu'en 1967, en plein flower-power, Hey Ginger !, carrément variété pour une version frenchie de "Havana affair" ("L'affaire de la Havane"), sûrement le truc le moins bandant du lot, ou encore the Broken Nuts ("Sheena est une punk rockeuse"), comme si Georges Brassens essayait d'imiter les Frères Jacques à la manière de Bobby Lapointe, étrange mélange. Autrement, on peut citer Fuzz & the Drums (les mêmes que ci-dessus), avec une vision skatoïde de "I wanna be sedated", Dan Imposter, qui francise "Rockaway Beach" ("Rockaway Plage") et "Baby I love you", la reprise des Ronettes ("Chérie je t'aime"), qui semble être à l'initiative du projet, Big Feet, qui durcit les guitares sur "Tomorrow she goes away" et "Pet semetary". Sans oublier les vrais fans, qui font un vrai travail de fans, pour les vrais fans, autrement dit, du Ramones presque comme si... J'ai nommé les Batman ("Let's dance" et "Do you wanna dance"). Apparemment, ce sont les mêmes que ces grenoblois énervés qui ont tout dynamité sur leur passage dans les années 80. Ce disque se présente sous un design sympa, sobre, mais efficace. Ramones un jour, Ramones toujours. Même si c'est en prenant le chemin des écoliers. Mais la cérébralité dans tout ça ? Ah oui, c'est vrai, on parle des Ramones...

TORQUEMADA : Génération guère sainte (CD autoproduit)

Malgré les années, certains n'abdiquent pas la volonté de continuer à brandir bien haut l'oriflamme du combat punk. Torquemada est de ceux-là. Formés en 1992, séparés en 2000, reformés en 2009, leur histoire ressemble à celle d'une famille recomposée, avec une ribambelle de gamins, d'amants, de cousins, de voisins, de pique-assiettes, de squatteurs de passage, de correspondants divers et variés. Je préfère ne pas procéder au recensement de tous les musiciens qui, un jour ou l'autre, se sont retrouvés à endosser la défroque inquisitoriale, pire qu'une congrégation de dominicains élevés dans le culte de la paranoïa et de l'interrogatoire sur le gril. La liste est interminable, pas loin d'une trentaine pour un groupe que se présente comme un quintet lambda, chant, 2 guitares, basse et batterie. Torquemada, c'est du street-punk à la base, mais pas que. Avec une famille qui récupère des membres un peu partout, un peu n'importe comment, on se doute bien que chacun amène tout un tas d'histoires différentes, de vécus divers, de passés plus ou moins avouables. Le street-punk de Torquemada sent parfois le celtique (le diptyque "Vers l'ouest" et "Vers l'est", "The great Irish land") ou le punk 77 ("A toute bombe", reprise de Starshooter, période premier album, la seule qui vaille), mais reste néanmoins fidèle aux canons du genre ("Démocratie", "Conversion"). En gros, les alsaciens s'appuient sur les fondamentaux, mais ne rechignent pas à broder quelques fioritures autour, histoire de ne pas lasser. Bien aimables ces jeunes gens. Un 6 titres qui vient grossir une discographie remplie de démos, de EP et de titres éparpillés sur des compilations (un seul album à leur actif), ce qui pourrait bien finir par leur valoir une apparition dans le Guinness des Records. A part des stakhanovistes comme Billy Childish ou Electric Frankenstein, on ne doit pas trouver beaucoup de groupes aussi acharnés et prolifiques. Ça doit être depuis qu'ils ont vu la lumière, et qu'ils ont recouvré la foi, celle qui habite les nonnes dont la crèche est la plus accueillante pour tous les petits Jésus en quête d'amour et de prodigalité. La sainteté est toujours plus jouissive quand on y met les formes.



Tio MANUEL : The 7th road (CD autoproduit - www.tio-manuel.com)

Avec la tranquille assurance du héros solitaire de nos westerns d'enfance, Tio Manuel a décidé, avec ce nouvel album, de nous embarquer dans un road-movie à la fois nostalgique et futuriste. Cette septième route qu'il se plaît à parcourir est celle qui permet toutes les évasions, toutes les rêveries, tous les regards en arrière, toutes les citations, musicales ou poétiques, accumulées au fil d'années passées à assimiler ses racines, ses influences, ses espérances, ses visions. Cette fois entouré d'un vrai groupe, solide et inébranlable, Tio Manuel revisite tout un americana autant fantasmé que réaliste. Quelque part entre un Chris Rea qui aurait enfin décidé d'atterrir et des Cowboys Junkies qui auraient enfin quitté leur cathédrale, Tio Manuel met un pied dans ses mirages de grands espaces, de motels miteux, de saloons décatés, de routes poussiéreuses, de villes plus ou moins fantômes, de décors grandioses et tourmentés. Emblématique, l'Amérique de Tio Manuel est celle du sud, du désert, des cactus

et des tarentules, pas celle du nord, des métropoles polluées, des paysages enneigés et des grandes plaines herbeuses. En Amérique du Nord, il faut toujours choisir son coin de paradis, eût-il même des relents infernaux. On imagine sans mal la Chevrolet à bout de souffle ahaner et soupirer sous le cognard en grimant une côte qu'un mouflet gravirait à cloche-pied et une main dans le dos. Au point qu'on peut se demander à quoi sert une voiture dans ces panoramas antédiluviens, à part pour frimer et pour justifier que des milliers d'ouvriers se cassent les os à les fabriquer dans les usines de Detroit. En Amérique, les mythes sont toujours plus grands et plus forts que la réalité, alors autant en user. Sur des tempi moyens (à part les quasi rockabilly "Skinny girl" ou "San Jose Junction"), Tio Manuel gratte ses guitares (acoustique et électrique mêlées) en esthète de la musicalité locale, héritée des bivouacs des garçons vachers, des campements Comanches, des deguellos mexicains, rehaussée, parfois, d'un harmonica plaintif et lancinant ou d'un violon grincheux, plus souvent d'un orgue millésimé (Fender Rhodes, what else ?). Et pour mieux coller à l'ambiance autochtone, mais ça, c'est une constante chez Tio Manuel, il alterne habilement entre textes en anglais et en espagnol. Au cinéma, Tio Manuel oscillerait entre "Rio Bravo", "Easy Rider", "Paris, Texas" et "Bagdad Café". Musicalement, on se ballade du côté de Lightnin' Hopkins, en plus électrique, ou de ZZ Top, en plus acoustique, toujours cette dualité. En fait, la seule entorse à cet univers musical fortement typé reste la reprise de "Love in vain", des Ruts, un groupe british, punky et urbain, dont Tio Manuel parvient néanmoins à tirer la substantifique moelle, grâce à la National steel guitare de Gilles Fégeant (entendue aussi sur "The golden curse" et "La ruta escondida"). Comme quoi, on peut toujours transcender une chanson, tant qu'elle est enracinée dans un terreau nourricier riche et coriace. Une septième route qui se mérite, qu'il faut découvrir, cachée qu'elle est derrière la futilité du monde moderne, mais dont on ne souhaite pas atteindre le terminus une fois qu'on y a engagé la première roue.

HANKY PANKY : Life is not a fairy tale (CD, Pop Sisters Records)

Que la vie ne soit pas un conte de fée, ça n'est pas vraiment un scoop. On pourrait même dire que ça empire au fil du temps, et que le conte de fée est lentement en train de dériver vers le drame, voire le film d'horreur si l'on sent timent au seul problème écologique. Il est toujours bon de le rappeler, au cas où certains croiraient encore au Père Noël, même simplement via le titre d'un album. Un album qui est le premier du groupe nantais Hanky Panky. Après un premier single prometteur (dont les 2 titres se retrouvent d'ailleurs sur l'album, réenregistrés avec le nouveau batteur), mais quand même sorti en 2015, on attendait le quintet sur une distance plus longue. Ça valait le coup de patienter. L'album est dans la droite ligne du single, combinant pop acidulée et rock medium, atmosphères primesautières et ambiances plus moroses. La voix d'Emy Magic est envoûtante et distancée à la fois, les guitares de Gianni Tremolo sont légères et insidieuses en même temps, l'orgue de Kevin Kravitz surligne parfaitement le tout, et la section rythmique (Julien Catherine et Michel Katel) reste d'une sobriété qui sied parfaitement à une musique parfaitement intemporelle, qui aurait pu être produite n'importe quand, entre les années 60 et aujourd'hui. Ce qui lui évite de paraître datée, maintenant comme plus tard. Ça n'est pas chez Hanky Panky qu'il faudra chercher votre dose d'anticonformisme. Tous les titres sont des originaux, dont un signé du toulousain Don Joe, à l'exception de la reprise de "Watch your step", d'Elvis Costello. Rien d'étonnant à ce que le groupe se plonge dans le répertoire du chanteur anglais qui, au milieu d'une discographie assez bastringue, a lui-même abordé cette pop pénétrante à certains moments. Pour les amateurs d'informations, notons que le groupe tient son nom, entre autres, du classique de Tommy James and the Shondells, une tuerie absolue reprise par moult groupes garage à travers le monde et les âges, et que, si tous ont un passé musical chargé, il en est surtout un qui a retenu mon attention, Gianni Tremolo, qui, à la jointure des 80's et des 90's, fut membre de Bananatrash, furieux combo hardcore à des années-lumière de Hanky Panky. Enfin, cet album existe en 2 versions, vinyl, 10 titres, et CD, avec un onzième morceau en bonus, l'éponyme "Life is not a fairy tale". Je pense avoir fait le tour de la question, non ? Etant entendu que la déontologie m'interdit de vous révéler les mensurations et les numéros de portable de tout ce petit monde, ni dans quelle tenue ils dorment. On n'est pas chez "Voici" ici.



The DOWNSETTERS : Chainsaw lullabies (CD, Mass Productions/Grover Records)

Ces derniers temps, on a vraiment l'impression que la Guerre Froide est de retour, Trump et Poutine jouant au ping-pong médiatique par pays tiers interposés (Syrie, Turquie, Iran, Irak), ce qui n'a rien de rassurant. Dès lors, on comprend qu'un groupe comme les Downsetters ait laissé tomber les costards et pork pies des débuts pour enfiler des treillis plus adaptés à la situation géopolitique, et à la révolte qui gronde. D'autant plus facile que le groupe anglais a toujours revendiqué un militantisme infaillible dans sa musique, mélange de ska et de reggae vintage. Le sextet vient de sortir son troisième album, et ne trahit en rien son engagement activiste et combatif. Les Downsetters pratiquent un crossover musical qui emprunte à presque tous les styles jamaïcains répertoriés. Le chant n'est pas sans rappeler la poésie dub d'un Linton Kwesi Johnson ou la chaleur nonchalante d'un Laurel Aitken. Les rythmes skatoïdes s'inspirent aussi bien de ceux des Skatalites que des groupes Two Tone, notamment par la grâce d'un orgue à la présence affirmée et assurée. Le reggae se veut punky, entre le Clash et Bob Marley période anglaise. Les cuivres sont aussi volubiles que chez certains groupes skacore américains comme Voodoo Glow Skulls. Après la Jamaïque, l'Angleterre est vraiment l'autre pays du ska-reggae canonique. Normal, si l'on considère l'importance de la communauté jamaïcaine de l'autre côté du Channel, et si l'on prend en compte l'influence de ces musiques sur la scène punk locale, qui lui a offert, en retour, une visibilité inattaquable. Le Clash, les Ruts, les Slits, entre beaucoup d'autres, n'ont pas été les derniers à payer leur dû à ces flux syncopés et balancés comme une danseuse de limbo. Les Downsetters sont armés pour la prochaine guerre mondiale, et nous font profiter de leurs surplus sonores. Reste plus qu'à prendre le maquis, et le tenir. Parce qu'il y aura toujours un ennemi à affronter, que ce soit le clown Ronald ou l'ours Ivan.

MAUDIT TANGUE # 5 (2 CD, Ravine Des Roques/Mass Productions)

La série de compilations "Maudit Tangué" est désormais bien installée dans le paysage rock de l'Océan Indien, installation renforcée par cette cinquième livraison. Dédiée, à l'origine, au rock réunionnais, la série, depuis le troisième volet, s'est ouverte à d'autres pays bordant cet océan. Outre l'Afrique du Sud, Madagascar, l'Inde et l'Australie, déjà représentés sur les volumes précédents, la grande famille "Maudit Tangué" accueille 2 nouveaux pays dans sa tanière, le Kenya et la Malaisie. Comme on n'a guère l'habitude de situer certains de ces pays sur une carte du rock mondial, je pense à l'Inde et au Kenya, voilà qui ouvre d'autres perspectives en matière de rock indépendant. Selon l'esprit initial de l'association Ravine Des Roques, à l'initiative de ce projet, les échanges entre tous ces groupes vont bien plus loin que leur simple participation aux disques, des tournées sont régulièrement organisées dans certains de ces pays, au bénéfice des groupes d'autres contrées, ce qui n'est pas rien à l'échelle des pourtours d'un océan entier. Les distances à parcourir entre le Kenya, l'Afrique du Sud, l'Australie ou l'Inde, pour tracer un vague quadrilatère à l'intérieur duquel se circonscrit l'activité de tous ces groupes, sont autrement plus grandes que les quelques centaines de kilomètres qui, en Europe, permettent de parcourir plusieurs pays en quelques jours seulement, et en griffonnant un itinéraire sur une simple carte routière. Ici, avion obligatoire, et jet lag assuré, sans même parler des frais générés par de tels déplacements long courrier. Ça ne doit pas être toujours simple d'un strict point de vue logistique. Ce volume renouvelle également les cadres, avec de nombreux groupes qu'on ne connaissait pas encore. Rien que sur le premier CD, dévolu aux groupes réunionnais, ils sont 6, sur 15, à donner leur premier coup de médiateur à l'occasion de ce projet, dont celui à qui j'accorde, de manière totalement arbitraire, le meilleur nom, Minibar(d). À côté de quelques valeurs sûres, présentes depuis le premier tome, Orlando's, Kilkil, Pluto Crevé, Tukatukas, Riske Zero, Mothra Slapping Orchestra, Golgot VR. Sur le second CD, présentant les groupes des autres pays, on découvre les représentants des 2 nouveaux états, Powerslide, pour le Kenya, et Carburator Dung, pour la Malaisie. Je ne connais pas la situation de la scène rock dans ces 2 pays, je constate simplement que les 2 groupes viennent de leurs capitales respectives, Nairobi et Kuala Lumpur, où, j'imagine, il doit être un peu plus facile d'avoir accès au matériel et à l'énergie électrique que dans la savane ou la jungle. Globalement, comme sur les opus précédents, on reste dans une veine punk ou indie rock, ce qui assure une certaine homogénéité à la chose. On est loin de la plupart des compilations locales ou régionales françaises, qui mélangent allégrement les styles et les genres, donnant l'impression d'un jeu de massacre musical dès qu'on tente de les écouter. Ici,

l'unité harmonique reste de mise, et c'est heureux. Manifestement, le tangué, une bestiole qui ressemble à un gros hérisson (il pèse entre 1 et 2 kilos) ne semble guère en voie d'extinction, que ce soit zoologiquement (une femelle peut avoir jusqu'à une trentaine de petits par portée, sacrée santé !) ou musicalement. De quoi nourrir les estomacs locaux, et les oreilles mondiales.

FORMATS COURTS

BAGIRA : From Russia with groove (CDS autoproduit)

Bien que formé en 2011, et avec déjà 3 albums à son actif, Bagira ne s'est guère exporté, si ce n'est auprès d'une fraction pure et dure (et au fait d'une scène très confidentielle) du public métal. Il faut dire que Bagira est un groupe russe, originaire de Kazan, sur les bords de la Volga, en plein pays Tatar, donc assez loin de tout, même si on reste à l'ouest de l'Oural. En fait, le principal problème de Bagira, du moins du point de vue international, c'est que le groupe chante habituellement en russe, pas franchement à la portée du premier métalleux venu (ni d'un non-métalleux d'ailleurs). Et même si, aujourd'hui, le russe, comme le chinois, devient une langue un peu plus largement enseignée qu'avant, on est encore loin des langues plus traditionnellement choisies par les petits collégiens de nos riantes contrées occidentales. Avec ce nouveau single, Bagira se lance un nouveau défi, chanter en anglais, histoire de tenter de toucher un public plus large, et plus géographiquement dispersé. Ces 2 titres sont extraits de leur discographie, "Shadow" ayant paru en 2018, "Whisper" en 2015, mais donc chantés à l'origine dans la langue de Soljenitsyne. Le métal de Bagira a un côté sensuel et groovy porté par la voix chaleureuse et charismatique de la chanteuse Alla Bulgakova, membre fondatrice, avec le guitariste Alexander Shadrov, ce dernier s'occupant par ailleurs de l'enregistrement, du mixage et du mastering des disques du groupe, enregistrés dans leur propre studio. Ou comment vivre en autarcie, même dans la sixième ville du pays, dans la Russie de Poutine, de plus en plus ouverte sur un capitalisme sauvage, et gangrenée par les gangs mafieux, qui ne doivent pas manquer de faire main basse sur l'industrie musicale, comme ailleurs dans le monde.

DALAPLAN : Geni och idiot (CDEP, Beluga Records)

Les suédois de Dalaplan (ils tiennent leur nom de leur quartier d'origine, à Malmö) viennent de sortir un nouvel EP. Yeah ! Un EP significatif, puisqu'il marque le dixième anniversaire du groupe. Comme ils le disent, ils auraient pu se contenter de sortir un "best of", il ont préféré faire dans la nouveauté. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. D'autant que, sur cet EP, Dalaplan nous propose un petit panorama de ses influences musicales. Dark-folk sur "Geni och idiot", power-pop musclée sur "För sent" (avec chœurs et orgue séminaux), new wave brumeuse sur "Krets", country crépusculaire sur "Du gar aldrig ensam" (version acoustique d'un titre extrait de leur album précédent). A part le ricanement sarcastique, ils sont capables de tout produire, sonoremment parlant. Ils ne font pas beaucoup de bruit hors de leurs frontières, mais Dalaplan reste un groupe plutôt attachant.

BACKDAWN : Consume (CDS autoproduit)

Ces dernières années, la vie n'a pas été qu'un long fleuve tranquille pour Backdown. Après des débuts en fanfare, marqués par la sortie de 2 albums, le groupe connaît un grand chambardement au niveau de son personnel. Il lui faudra 3 ans pour s'en remettre. Le single "Consume" marque donc ce renouveau, annonceur d'un nouvel album pour cette année 2020. Sans être totalement prisonnier du métal des origines, Backdown continue néanmoins à chasser sur les mêmes terres, celles d'un thrash death passablement violent et dénonciateur, condamnant notre consumérisme galopant ("Consume") aussi bien que notre course à l'autodestruction ("Anti God revolution"). Plus les guitares sont virulentes, et plus le discours a de chances d'atteindre son but, surtout réverbéré par les montagnes environnantes, Backdown venant de Chambéry. Ça se tient.

LOS PEPE'S : Automatic (CDEP, Beluga Records/Wanda Records)

Los Pepes savent brouiller les pistes. Tirant leur nom d'un groupe de combattants colombiens, ennemis de Pablo Escobar (même si tous ne furent pas persécutés par le narco-trafiquant le plus célèbre de l'histoire, comme le suggère leur acronyme, beaucoup étant même des trafiquants rivaux), ces Pepes là sont londoniens bon teint. Et font un power-punk décomplexé. Ils se revendiquent même comme les Motörhead du power-pop, ce qui est un brin déconcertant, et exagéré, à mon humble avis, sans être complètement contradictoire. Ce EP propose 4 titres sémillants et véloces, aux mélodies entêtantes, aux guitares tranchantes, à la saveur épicée. Un petit quelque chose de punk 77 recouvrant un garage-rock'n'roll au plus près de l'os, pour des chansons de 2 minutes, entre les Saints et les Buzzcocks des débuts. On a connu moins émoustillantes comme affinités électriques.

TRIXIE and the TRAINWRECKS : Too good to be blue (CDS,

Voodoo Rhythm Records)

A peine dévoré, et digéré, le premier album du groupe (voir le numéro précédent), Trixie and the Trainwrecks remettent aussitôt le couvert avec ce single. 2 nouveaux titres pour apprécier le garage-blues de ce groupe américano-anglais sans concession. La spontanéité et l'authenticité ne sont pas que des mythes en ce bas monde. "Too good to be blue" est une belle tranche de rock'n'roll bien saignant, façon Gories ou '68 Comeback. La face B, "Get busy living", fait la part belle à l'harmoniste Charlie Handdog, qui souffle dans son petit machin comme si sa vie en dépendait, tandis que Trixie Trainwreck se la joue one woman band avec sa rythmique binaire et minimaliste. Un Chicago-boogie-blues qui verrait John Lee Hooker s'acoquiner avec Sonny Boy Williamson pour animer un coin de rue déserté depuis longtemps par les chalands, entre herbes folles et portes murées, ce qui n'empêche pas les rares ivrognes du quartier de s'y agglutiner et de taper des mains ou des pieds en se marrant.

8°6 CREW : Green & white ska (CDEP, Une Vie Pour Rien)

Les banlieusards reviennent aux fondamentaux avec leur nouvel EP, le ska façon punky. En 2 titres, "Green & white ska" et "Dire stop", le 8°6 Crew skanke avec certitude et abnégation. L'esprit du ska 60's avec la forme brute du ska moderne, rythmiques punky, orgue sautillant, cuivres éclatants, sans parler du chant ironique de Charly. On n'est pas dérouteré une seule seconde avec ce EP, on reconnaît 8°6 Crew à des kilomètres, et on a déjà la banane rien qu'en posant le truc dans le lecteur, avant même la première note. C'est pas Rihanna qui nous ferait le même effet, sauf si elle donnait dans l'humour morbide, et encore. Pour compléter le bazar, 8°6 Crew nous offre un petit dub dont le groupe a le secret (cf la version CD de leur dernier album), "Yesterday I", qu'il ne faut cependant pas écouter trop fort, la basse définitivement bloquée dans le rouge risquant de faire exploser toutes les vitres du quartier dans un rayon d'au moins 500 mètres, avec vent favorable. Vous risqueriez des problèmes tant avec vos voisins qu'avec votre assurance, sans parler de l'armée qui pourrait croire au déclenchement de la troisième guerre mondiale, même si Trump n'habite pas dans votre rue. On a déjà bien assez d'emmerdements comme ça, pas la peine de chercher la petite bête, le dub, on peut aussi l'écouter à un volume décent. Pas facile, je sais, mais on peut.

BE WELL : Be Well (CDS, Rude Records/EVR)

Premier single d'un tout nouveau groupe, même si ses membres, eux, sont dans la place depuis quelques temps (Battery, Darkest Hour, Bane, Converge), "Be Well" plonge ses racines dans un brouet concocté dans les années 90, autour d'une certaine idée du hardcore, tant mélodique que post, selon l'humeur du temps, notamment du côté de Washington DC, eux-mêmes étant originaires de la région. Un hardcore plutôt typé, pour 2 titres concis, ramassés, drus et musclés. Be Well ne sont pas la dernière sensation pop, ils seraient plutôt les rois de la jungle en quête de proies prêtes au sacrifice pour perpétuer la biodiversité musicale. Si on sait éviter leurs coups de griffes, on pourra admirer leurs talents de prédateurs malicieux, racés et sûrs de leur force.

SPERMBIRDS : The wind don't ask (SP, Rookie Records/Boss Tuneage)

Les vétérans allemands de Spermbirds ont connu une année 2019 plutôt chargée, comme si le poids des ans ne les atteignait pas. Formé à Kaiserslautern (une ville que je connais bien, mais pas pour les mêmes raisons) en 1982, les Spermbirds s'apprentent à fêter leur quarantième anniversaire, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Aujourd'hui, ils sont 3 de la formation originale encore présents. 2019 a donc vu la sortie d'un nouvel album, "Go to Hell then turn left", leur douzième, suivi d'une énième tournée allemande, ainsi que la sortie d'un single, vendu lors des concerts. C'est ce single qui nous intéresse ici. Notons que, en 2010 déjà, les Spermbirds avaient sorti un EP pour accompagner leur tournée de l'époque. Ils ont de la constance. Aucunement assagis malgré les années, les Spermbirds pratiquent le même hardcore-punk qu'à leurs débuts. L'unique titre de ce single, "The wind don't ask", en est un parfait exemple, précédé d'un court poème déclamé par Lee Hollis, le chanteur. L'autre face du disque est sérigraphiée, illustrée par le logo du groupe, un détournement satirique du logo "NYHC", cher à Sick Of It All ou Angnostic Front, devenu "KLHC" (Kaiserslautern Hardcore), avec de petits squelettes de spermatozoïdes. Sûrement les germes qui leur permettent d'être encore fringants aujourd'hui. Un bien bel objet, un titre qui bastonne comme il faut, mais un disque que vous aurez probablement du mal à vous procurer, sûrement épuisé à l'heure où vous lirez ces lignes. A moins qu'il leur en reste sur leur table de merch lors des prochaines dates 2020... En Allemagne. Il va falloir faire un peu de route pour le mériter.

MORE KICKS : Your vibration (CDEP, Beluga Records/Wanda Records/Snap ! Records)

Débarqué de nulle part sur la scène garage londonienne fin 2017, More Kicks se présente sous la forme d'un trio power-pop classique. Mélodies ténues, guitares enjouées, à cheval entre la sensibilité 60's et l'énergie grinçante des 90's, entre les Nerves et les Buzzcocks. Les 3 titres de ce EP sont extraits du premier album du groupe, paru il y a quelques mois. Pour les amoureux de formats courts, ce EP ne sera pas sans rappeler l'émotion qui étreignait l'acheteur compulsif des disques des Kinks dans une autre vie. Sinon, j'avoue, j'ai un peu menti en introduction de cette chronique, nos titis londoniens ne sortent pas vraiment du néant, puisque Sulli, le chanteur et guitariste, a fait ses classes avec les Suspect Parts, et Kris Hoods, le batteur, officie aussi au sein des Speedways et los Pepes. Vous ne m'en voulez pas j'espère, ça faisait une trop belle entrée en matière. Comme ces premiers efforts discographiques de More Kicks.

CRAN : Cran (CDEP, Une Vie Pour Rien)

La scène oi ! est plutôt du genre à se mélanger allègrement. A peine un groupe est-il formé que certains de ses membres n'hésitent pas à se lancer, en parallèle, dans d'autres projets. C'est le cas des parisiens de Cran, dont certains musiciens officient au sein de groupes comme Harassment (plutôt garag-punk) ou Lion's Law. Il s'agit du premier disque du groupe, après un titre paru sur la compilation "Oi ! L'album volume 2" (voir chronique ailleurs dans ces pages). Et si Cran pratique un street-punk prompt à nous agacer la tuyauterie auditive, notamment sur les 2 titres de la face de ce EP, il y a aussi de méchants relents cold-wave chez le quatuor, c'est patent sur le titre de la face B, "Passé X", au tempo d'ailleurs plutôt médium. Une double vie pas si banale dans cette scène aux tendances parfois assez monomaniaques. Notons, en sus, un chant féminin rageur et énervé, à la finesse d'observation révoltée, et l'on a de quoi se motiver pour la prochaine émeute urbaine.

ROCK E BREIZH Vol. 2 - BIGOUD'HELL & RUKUN'ROLL (CD, Mass Productions - www.massprod.com)

Je ne sais pas si l'Ankou est un agent de liaison de l'Enfer, mais, apparemment, certaines bidoudens, oui, si j'en juge par la pochette de ce second volume d'une collection qui propose un panorama du rock breton chanté en breton. Mais peut-être faut-il n'y voir que travail d'artiste, parce que, même si je ne suis pas un grand spécialiste de la culture bretonne, j'ai quand même la conviction que ça reste une région fichtrement catho. Suffit de voir les calvaires qui jalonnent les routes de l'Argoat et de l'Armor pour en être convaincu. Les références religieuses s'arrêteront là, vu que ce n'est pas franchement le thème de cette compilation. Non pas que je comprenne un traître mot de breton (à part yec'hed mat, mais c'est pour une simple question de survie, pour ne pas y mourir de soif), mais parce que la plupart des textes des chansons sont traduits en bon vieux français, ça aide. Parce que, oui, au cas où vous ne le sauriez pas encore, la Bretagne n'est plus indépendante, depuis 1491 et le mariage de la duchesse Anne avec Charles VIII, ci-devant roi de France. Je sais, ça fout un coup, mais c'est la real politik. D'autant que 8 ans plus tard, Anne, devenue veuve, à seulement 22 ans, se remarie avec Louis XII, cousin, beau-frère et successeur du précédent. C'est ce qui s'appelle avoir de la suite dans les idées. Elle a vraiment tout fait pour que la Bretagne devienne française, en même temps, avait-elle réellement le choix ? Mais revenons à nos goélands. Si le premier volume tapait un peu dans tous les styles, y compris traditionnel, ce second opus recentre le discours sur la chose rock, même s'il faut l'entendre dans un sens général, pas seulement punk ou métal, le fond de commerce habituel de Mass Prod. Depuis le bon vieux rock 70's (Ukan) jusqu'au métal (Burtul, tendance dada, Möhrkvith, tendance black, Morkelvyz, tendance death, Belenos, tendance impitoyable), en passant par le rap (Krismenn, Rhapsoldya, mais que ça baragouine en anglais, en français, en breton ou en patagon, y a rien à faire, le rap n'est décidément pas mon bol de cidre, et c'est un euphémisme), la soul (Lunch Noaz), le reggae (Silwink), le rock celtique (Stetriche, Skarn, Son Ar Dan), le punk celtique (Bogzh Celtic Cats), ça brittonise tous azimuts, y compris en jouant de divers accents, selon les spécialistes, vu que je n'y décède pas beaucoup de différences. Faudrait que j'essaie après 2-3 bouteilles de chouchen, ce serait peut-être plus facile. A noter que tous ces groupes ont une histoire relativement récente, là où le premier volume pouvait parfois puiser dans un vivier de grands anciens, manière de prouver que le rock en breton reste vivace dans une région qui a fait de la défense de sa langue une sorte de prérequis intellectuel. Pour finir, ajoutons que, comme pour le premier volet, le disque est augmenté d'un copieux livret (48 pages). Un calepin en mode bilingue, chaque groupe étant présenté sur une double page, avec photo, bio et paroles de la chanson sélectionnée. Imprécision n'est pas un mot qui figure au dictionnaire usuel de Mass

Prod, quand le label décide d'être didactique, il ne fait pas semblant, il se donne les moyens de ses ambitions. Tous les groupes peuvent lui dire merci, puisqu'ils sortent ainsi d'un certain ghetto musical. La preuve, à part Rhapsoldya, dont j'avais déjà eu une vague aperçu sonore il y a un lustre, sans que ça m'émeuve plus que ça, je dois le confesser, je ne connaissais aucun de ces groupes jusqu'à audition de cette galette (kaoc'h, y a pas de saucisse avec, c'est bien la seule faute de goût du projet). Maintenant, je ne pourrai plus dire "je ne savais pas", j'aurai l'air (un peu) moins con lors de mes prochaines vacances armoricaines, même si ça ne va pas être facile de mémoriser tous ces noms bretons. J'ai pas un métier toujours facile, malgré tous mes efforts pour entretenir l'amitié entre les peuples, surtout quand ils sont plus nombreux et plus balèzes que moi. Même les bigoudens, je ne voudrais pas avoir à m'y frotter, elles doivent avoir le battoir facile quand elles fréquentent trop le sabbat.



E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

INTERNET

Le site de nos amis Olivier et Cheryl, **Never Mind The Wrinkles**, dédié aux quinquagénaires et plus, continue à s'étoffer. Outre les billets d'humeur (et d'humour) et les interviews express d'acteurs plus ou moins obscurs de la scène punk internationale, on trouve désormais des annonces de concerts, et une boutique de t-shirts (et de gants, ils vivent à Moscou, fait pas chaud dans le coin), avec des logos tous plus improbables les uns que les autres (j'adore le "canarchiste"). Jusqu'où s'arrêteront-ils ? : <https://nevermindthewrinkles.com.fr> @@@ Chez **Dirty Punk**, on touille toujours dans les vieux pots pour faire la meilleure soupe. Le label vient de sortir un album de **Kromozom 4**, "Des cons gelés", reformés après 30 ans d'hibernation, une face consacrée aux nouveaux morceaux, l'autre avec des titres rares et inédits des années 85/86. Nouvel album aussi pour **Panik LTDC**, "Aujourd'hui plus qu'hier", 10 ans après le précédent. Nouvelle réédition des 2 albums de **Tulaviok**, en pochette triple ouvrante, waouh, kro bô ! Et, pour finir, réédition du premier album d'**Oxymoron**, "Fuck the 90's". Le tout en vinyl bien sûr : www.dirtypunk.fr @@@ Le label rennais **Beast Records** vient de relouer son site. De quoi mettre en valeur les nouvelles productions : **St. Morris Sinners** (best of), **Draught Dodgers** (nouveau projet du chanteur de **Bitter Sweet Kicks**, **Jack Davies**), **Kill Devil Hills**, split **Moody Beaches/Mod Cons**, **Margaret Airpleman**, **Texas Tea**, **Floors**, **Burn In Hell**, **Kim Volkman & the Whiskey Priests**. Tout ça fleure bon l'électricité bien fraîche : www.beast-records.com @@@ **Patrice Ferrasse** est la moitié masculine du duo **Erwtenseop**, mais il est avant tout plasticien, spécialiste des réalisations imposantes, avec

un petit côté dadaïste et humour second degré. Pour avoir une idée de son travail, autant aller directement à la source, son site, CQFD : patriceferrasse.net @@@ Le label allemand **Still Unbeatable** fait dans la réédition archivée ces derniers temps, notamment la scène de la fin des années 70, comme **Eddie Mooney & the Grave** (demos de 78 et inédits de 79) et les **Broken Toys** (leur première cassette). Heureuse initiative, mais, revers de la médaille, ces disques sont en tirage ultra limité, donc, c'est pas dit qu'il en restera à l'heure où vous lirez ces lignes. Tentez quand même votre chance : www.still-unbeatable-records.de @@@ **Nasty Samy** est le spécialiste du groupe à durée de vie limitée. L'un de ses derniers projets, **Demon Vendetta** cesse ses activités avec un dernier album à la clé, le troisième, "Danse du vice, de l'horreur et de l'extase...", du surf pour films de genre de série B. Dans le même esprit, le nouvel album des **Irradiates**, "Beware the dangers of a ghost scorpion". C'est dispo chez **Productions Impossible** : www.productions-impossible.com @@@ Ca grésille toujours chez **Deviance** avec une nouvelle fournée de productions punk-crust-core, les bretons de **Bakounine**, les suédois de **M:40**, les allemands de **Pisscharge**, les auvergnats de **One Burning Match**, les portugais de **Simbiose**, les belges de **Travolta**. Largement de quoi vous fâcher avec toute votre famille quand vous déciderez de passer ça lors du mariage de votre petite cousine de Sainte-Verge (si, si, ça existe). Pour savoir où vous mettez les pieds, c'est ici qu'on vous dit tout : www.deviancerecords.com @@@ Dans la lignée de **Hayseed Dixie** ou de **Steve'n'Seagulls**, le Québec a aussi son groupe de punktrad paysan, **Carotté**. Humour dévastateur et quadrille à la poutine, avec l'accent de là-bas, je ne m'en suis toujours pas remis : www.carotte.biz @@@ En Suède, le label **Beluga** a une recette infailible pour occuper les longues soirées d'hiver, sortir du disque à la chaîne. Parmi les dernières pods, outre celles chroniquées par ailleurs, **ANC4**, **Doojiman & the Exploders**, **Jack Cades**. Power-pop-punk à gogo : www.belugarecords.com @@@ **Mr Morezon** vient de faire paraître le troisième album du trio **Facteur Sauvage**, de l'art brut en version musicale, et un concept album autour du personnage de **Willy Wolf**, un trompe-la-mort nantais du début du 20ème siècle : www.freddymorezon.org/label @@@ Les **Rebel Assholes** viennent de sortir un nouvel EP, "(Headed for) Dysphoria", c'est sur **Indie Or Die Music** : www.indieordiemusic.com @@@ Chez **Soundflat**, ça ne mollit toujours pas, ach la rigueur allemande, y a que ça de vrai. Voici donc les dernières sorties : **Chickenbackers** (on appréciera le jeu de mot, 60's merseybeat), **Aspiradoras** (garage-punk), **Smoggers** (fuzzy garage-punk), **Viad and the Impalers** (60's horror garage), **Cha Cha Chas** (garage-punk), **Highmarks** (garage japonais), **Moonrite** (gothic psyche), ce sera tout pour cette fois : www.soundflat-records.de @@@ Chez **Mass Prod**, on annonce les nouveaux albums de **Working Class Zero** et **Drunken Marksman**, le premier LP de **Capricorn**, et le volume 11 (déjà) de **Breizh Disorder**. Préparez le cidre et le chouchou : www.massprod.com @@@ Chez **Mad Butcher**, on a quoi à l'étalage ? **Stiff Little Fingers**, **Outsiders**, **Major Accident**, **Trojans**, **Last Rites**, **Fatal Blow**, **Zsa Zsa Gabor's**, **No Sports**. Ouai, le sang est encore frais, et ils vous en mettent toujours un peu plus. Une maison sérieuse où l'on connaît son métier : www.madbutcher.de @@@ Les espagnols de **Ghost Highway** ne sont pas à la ramasse non plus, avec des prods à ne plus savoir où donner de l'esgourde : **He Who Cannot Be Named** (toujours aussi bon, toujours aussi mauvais, toujours aussi brutal), split EP **Scumbag Millionaire/Boatsmen**, **Bikini Wipeouts**, **Volcanics**, **Bullet Proof Lovers**, **Buffalo**, **Electric Frankenstein**, **Jeff Dahl**, **Bloodshot Bill**. A mon avis, ils essaient de se débarrasser de Manuel Valls, on ne peut pas leur en vouloir : www.ghosthighwayrecordings.com @@@ Les punks allemands de **Terrorgruppe** sortent leur nouvel album, "Jenseits von gut und böse", en un beau rose lilas pour la version vinyl. Ca change du rouge ou du noir. Il y a même un coffret avec le vinyl et le CD, plus un 10" d'inédits... et une brosse à dent. J'appréhende le jour où ils passeront à la poire à lavement : terrorgruppe.com @@@ Le label nantais **Ifeelgood** ne jure que par le grindcore et le hardcore ultra-violent. Ils donnent leur chance à **Chiens**, **Tina Turner Fraiseur** ou encore **Doomsisters**. Plus besoin d'aller chez Mr Bricolage pour acheter votre prochaine tronçonneuse, c'est moins cher chez eux : ifeelgoodrecords.com @@@ **Rougerune** est un graphiste qui n'a peur de rien, la preuve, il expose ses oeuvres sur son site, et décore même des vitrines de magasins au risque de se faire embarquer pour délit d'embellissement de centres-villes pourris et désertés. Il faut savoir vivre dangereusement : www.rougerune.com @@@ www.furious.com/perfect/stooges.html

Les **Stooges** se sont formés, ont évolué et se sont séparés dans l'indifférence générale entre 1967 et 1974. Ce n'est qu'après leur split que va naître leur légende, au point que le groupe finira même par

être considéré comme l'un des précurseurs des scènes hard-rock et punk, 2 genres pourtant antinomiques, voire antagonistes. Les **Stooges** naissent à **Ann Arbor**, dans la banlieue de **Detroit**, la capitale de l'automobile américaine. En 1967, un jeune batteur du nom de **James Osterberg**, qui a déjà joué dans des groupes locaux comme les **Iguanas** ou les **Prime Movers**, se rend à un concert de **Chosen Few**, un groupe de reprises. Il remarque le bassiste, **Ron Asheton**, à qui il propose de former un groupe. Ron Asheton a un frère, **Scott**, et un ami, **Dave Alexander**, qui deviennent eux aussi membres des **Psychedelic Stooges**, puisque tel est le nom de ce groupe. Scott Asheton à la batterie, Dave Alexander à la basse, Ron Asheton à la guitare, et **Iggy Pop**, nom de scène de James Osterberg, au chant. Le nom des **Psychedelic Stooges** est inspiré de celui des **Three Stooges**, vedettes de plus de 200 films entre 1930 et 1975, des comédies loufoques et absurdes, «stooge» en anglais désignant un «crétin». Les 4 musiciens des **Psychedelic Stooges** emménagent ensemble dans une grande maison quasiment en ruine des faubourgs d'Ann Arbor. Leur musique est une sorte de free-jazz empreint à la fois de blues, de garage et de rock'n'roll. A partir de 1968, les **Psychedelic Stooges** jouent régulièrement à Detroit, notamment au Grande Ballroom, l'une des salles les plus réputées de la ville, où ils sont souvent associés à un autre groupe naissant, le **MC5**. En septembre 1968, alertée par la réputation grandissante du **MC5**, la maison de disques Elektra envoie à Detroit l'un de ses directeurs artistiques, **Danny Fields**, pour signer le groupe. **Wayne Kramer**, l'un des guitaristes du **MC5**, lui parle alors des **Psychedelic Stooges**, qui donnent justement un concert durant le séjour de Fields dans la ville. Après avoir vu le groupe sur scène, Danny Fields signe aussi les **Psychedelic Stooges**, et rentre à New York avec deux contrats au lieu d'un. Début 1969, le groupe, qui a raccourci son nom, devenu simplement les **Stooges**, entre en studio pour y enregistrer son premier album. Le producteur en est **John Cale**, le bassiste-violoniste du **Velvet Underground**. Le disque est éreinté par la critique, effrayé par la violence électrique qui s'en dégage, et se vend très mal. Il faut dire que le groupe n'a, jusqu'à présent, guère joué ailleurs que dans la région de Detroit, et qu'il n'est donc pas connu dans le reste du pays, ce qui n'aide pas vraiment à le promouvoir. Elektra parvient bien à monter une tournée de promotion, mais, dans leur grande majorité, les concerts se passent très mal. Les organisateurs se retrouvent en butte à une bande de petits branleurs qui foutent le bronx partout où ils passent, et qui, à cause de l'alcool et de la dope, sont souvent incapables de donner un concert correct, le public étant décontenancé à la fois par cette attitude j'm'en-foutiste et la sauvagerie de la musique, Ron Asheton, notamment, usant et abusant des effets de larsen. Elektra permet néanmoins au groupe d'enregistrer un deuxième album en 1970, «Fun house». Cette fois, le producteur en est **Don Gallucci**, le clavier des **Kingsmen** au début des années 60. En outre, le groupe bénéficie du soutien d'un cinquième musicien, le saxophoniste **Steve Mackay**, qui a déjà joué sur scène avec les **Stooges**, et à qui Iggy Pop a demandé de les accompagner en studio 2 jours seulement avant l'enregistrement. La critique et le public sont aussi déconcertés par ce nouvel album que par le premier. Si «Fun house» est la meilleure représentation de la musique des **Stooges** à cette époque, commercialement parlant, c'est un nouvel échec. En août 1970, Dave Alexander est viré du groupe. Il était tellement soul qu'il lui avait été impossible de monter sur scène lors d'un festival. Ceci étant, Iggy Pop et Scott Asheton, dans la dope, ne valent souvent pas mieux, et, selon les témoins de l'époque, les concerts des **Stooges** ne sont qu'un énorme bordel. Dave Alexander est remplacé par **Zeke Zettner**, puis par **James Recca**, tandis que les **Stooges** intègrent un second guitariste, **Billy Cheatham**, jusqu'alors roadie du groupe, remplacé, fin 1970, par **James Williamson**. Mais, début 1971, le groupe, miné par l'héroïne, explose et se sépare. En septembre 1971, Iggy Pop rencontre **David Bowie**. Ce dernier est alors en pleine création de son personnage de **Ziggy Stardust**. David Bowie fait venir Iggy Pop et James Williamson en Angleterre, où il leur décroche un contrat avec Columbia pour l'enregistrement d'un nouvel album des **Stooges**. Pop et Williamson tentent de trouver des musiciens anglais pour reconstituer le groupe, mais, n'y parvenant pas, ils demandent aux frères Asheton de les rejoindre en Angleterre. Comme James Williamson ne veut pas lâcher son poste de guitariste, Ron Asheton est contraint de passer à la basse. En 1973 paraît l'album «Raw power», sous le nom de **Iggy & the Stooges**. L'album est mixé par Bowie, dont on ne peut pas dire qu'il s'agisse de son travail le plus abouti. Malgré tout, le disque devient une référence et développe un culte grandissant, notamment chez les futurs protagonistes du mouvement punk anglais. En 1997, Iggy Pop fera paraître une nouvelle version de «Raw power», mixée par ses soins, qui démontre toute la force et la puissance du disque. A partir de février 1973, les **Stooges** repartent en tournée, avec le

soutien d'un pianiste, **Bob Sheff**, vite remplacé par **Scott Thurston**. Pendant 1 an, ils tourment beaucoup et enregistrent de nombreuses chansons en vue d'un nouvel album. Mais ce disque ne verra jamais le jour, Columbia décidant de mettre fin à leur contrat dans le courant de l'année 1973. Les Stooges se séparent une nouvelle fois en février 1974. Définitivement dans l'esprit de tout le monde. Iggy Pop, accro à l'héroïne, n'est plus qu'une épave, que ses proches retrouveront plus d'une fois dans le caniveau, au sens propre. Il mettra 2 ans à se désintoxiquer. Pour réapparaître en 1977 avec son premier album solo, « The idiot », toujours avec l'aide de David Bowie. Entre-temps, en 1976, est tombé dans les bacs un nouvel album des Stooges, «Metallic K.O.», enregistré pour partie le 9 février 1974 au Michigan Palace de Detroit, lors du dernier concert du groupe. En 1977 paraît «Kill City», un album crédité au duo **Iggy Pop & James Williamson**, mais qu'on peut considérer comme un album posthume des Stooges puisque, outre la présence du chanteur et du guitariste, on note aussi la participation du pianiste Scott Thurston. «Kill City» marque la fin de l'histoire des Stooges, du moins le pense-t-on, chacun des musiciens se dirigeant vers d'autres projets. Ce qui n'empêche pas que, au fil des années, de nombreux disques des Stooges vont paraître, plus ou moins officiels, proposant enregistrement live et démos, constituant une discographie aussi pléthorique que chaotique dans laquelle il est parfois bien difficile de s'y retrouver. C'est à partir de là que la légende des Stooges grandit. Parallèlement, Iggy Pop poursuit sa carrière solo, sortant parfois d'excellents albums. Avec le succès posthume des Stooges, Iggy Pop intègre même de nombreuses chansons du groupe à son répertoire scénique. Devenant de fait le gardien du temple Stooges. Tout aurait pu continuer ainsi ad vitam aeternam. Jusqu'en 2003, quand paraît un nouvel album d'Iggy Pop, «Skull ring». Et là, surprise, sur 4 des chansons du disque, Iggy Pop est accompagné par les frères Asheton, Ron tenant à la fois la guitare et la basse. C'est la première fois depuis 30 ans qu'on entend les 3 hommes à nouveau réunis. Dave Alexander est mort en 1975, et James Williamson a alors abandonné la musique. De fait, ces 4 chansons marquent bel et bien la réunion des Stooges, un événement. Confirmé peu après la sortie du disque par plusieurs concerts américains et européens, **Mike Watt**, l'ancien bassiste du groupe punk **Minutemen**, rejoignant le groupe, à la demande de Ron Asheton. Tandis que Steve Mackay, le saxophoniste, retrouve lui aussi sa place. En 2007, les Stooges reformés sortent un nouvel album, «The weirdness». Le 6 janvier 2009, Ron Asheton est retrouvé mort dans son appartement, victime d'une crise cardiaque. En mai, Iggy Pop annonce que les Stooges continuent, avec le retour de James Williamson. De retour également, de manière sporadique, le pianiste Scott Thurston. En 2013, les Stooges font paraître un nouvel album, «Ready to die». Un titre prémonitoire puisque, moins d'un an plus tard, le 15 mars 2014, on apprend la mort de Scott Asheton. Lui aussi victime d'une crise cardiaque. A ce jour, l'histoire des Stooges, même déracinés, ne semble pas terminée, le groupe ayant remplacé Scott Asheton par **Toby Dammit**. La page internet qui nous concerne ici est un article signé **Dave Lang**, écrit en décembre 1997, donc avant la dernière reformation du groupe. Sous-titré "The greatest rock'n'roll band ever ?", il s'agit d'une réflexion à propos de l'importance des Stooges pour un jeune journaliste, alors âgé de 25 ans, issu de la scène hardcore. En gros, est-ce que le free-jazz déglingué des jeunes Stooges de la fin des années 60 peut avoir eu une influence quelconque sur des groupes comme les **Dead**



Kennedys ou **Minor Threat** ? Chacun aura sa propre réponse. Personnellement, comme Lang, j'en suis persuadé, puisque rien ne se crée ex-nihilo, surtout en matière de musique, même si l'étude des parcours de tous ces groupes peut être trompeuse. Quant à savoir si les Stooges furent le plus grand groupe de rock'n'roll de tous les temps, tout le monde aura, là aussi, son idée sur la question. Et, cette fois-ci, je ne me prononcerai pas, tant le terme, depuis son adoption quasi dictatoriale par les **Rolling Stones** a été galvaudé. Accessoirement, cette page fait partie d'un site beaucoup plus large, en fait un vrai magazine musical sur la toile, vous pourrez donc vous y promener à votre aise et consulter de nombreux autres articles, comme une interview de Ron Asheton. C'est évidemment en anglais. www.angelfire.com/ny/punkrocknroll

Sonny Vincent est un personnage incontournable de la scène punk internationale. Sa discographie est tellement conséquente qu'il doit être virtuellement impossible d'en dresser un état exhaustif. Il apparaît sur la scène new-yorkaise en 1975, avec un groupe baptisé les **Testors**, qui devient un pilier du **CBGB's** et du **Max's Kansas City**. Quand les Testors se séparent en 1980, il commence une longue errance musicale et géographique qui est toujours d'actualité aujourd'hui. En 1982, on le retrouve à Minneapolis avec un nouveau groupe, the **Extreme**. En 1986, il sort son premier single solo. En 1987, nouveau groupe, **Model Prisoner**. 1989 est une année importante pour lui. Il forme **Shotgun Rationale**, ce qui lui permet de rencontrer **Moe Tucker**, l'ex percussionniste du **Velvet Underground**, qui produit le premier album de Shotgun Rationale. Durant de nombreuses années, jusqu'en 1995, il va se partager entre son groupe, et celui de Moe Tucker, qu'il accompagne aussi bien sur disque que sur scène. C'est à l'occasion de l'enregistrement de l'album "Roller Coaster", en 1993, que Sonny Vincent commence à inviter une myriade de musiciens prestigieux sur ses disques, comme **Cheetah Chrome (Dead Boys)**, **Sterling Morrison (Velvet Underground)**, **Scott Asheton (Stooges)**, **Richard Hell** ou **Chris Romanelli (Plasmatics)**. Désormais, tous ses disques seront enregistrés avec ce genre d'invités, qu'ils paraissent sous son seul nom, ou sous celui de groupes de circonstance, comme les **Guevaras**, le **Rat Race Choir** (Cheetah Chrome, **Captain Sensible**, des **Damned**, et Scott Asheton), ou **Spite (Rat Scabies**, des **Damned**, **Glen Matlock**, des **Sex Pistols**, et **Steve Mackay**, des Stooges). Scott Asheton et Captain Sensible seront les plus sollicités au fil du temps. Notons aussi des collaborations avec les **Safety Pins** (pour un EP) ou **Rocket From The Crypt** (pour une tournée). Depuis près de 20 ans, Sonny Vincent vit en Allemagne, et il a toujours le rock'n'roll viscéralement chevillé au corps. Ce site tente de retracer du mieux possible cette carrière pléthorique et chaotique. Ce qui n'est pas un mince exploit. Ainsi, la biographie, si elle est relativement détaillée jusque dans les années 90, tient plutôt du résumé par la



suite. La discographie est assez complète, avec notamment la liste des musiciens pour chaque disque, un vrai Who's Who, mais s'arrête en 2003, même si les 2 albums sortis en 2011 et 2015 sont répertoriés par ailleurs. Enfin la galerie de photos se révèle intéressante, surtout en ce qui concerne les premières années, avec les Testors et les groupes des années 80, ainsi que la section avec Moe Tucker. Un site un peu foutraque, à l'image du personnage, et plus vraiment mis à jour, comme souvent depuis Facebook (fuck that crap !).



58 SHOTS : French rock revolution (CD autoproduit)

Je ne sais pas ce qu'il en est sur la route, mais, pour ce qui est de la musique, 58 Shots ont les yeux rivés sur le rétroviseur. Dès la première note de "French rock revolution" (la chanson), on croit revivre les belles heures d'AC/DC. Ça a le mérite d'être clair. Contrairement à ce que pourrait laisser supposer ce titre, 58 Shots ne sont pas là pour révolutionner quoi que ce soit, plutôt pour rendre hommage aux grands groupes des années 70, ceux qui ont façonné le rock dur et granitique, le rock à guitares abrasives et à chanteurs burnés. Au fil des titres, on reconnaît les influences de Blue Oyster Cult ("I'm sorry"), puisque le groupe bénéficie des services d'un organiste, des Who ("Devil in my room"), Led Zepelin ("Zeppelin song", pas difficile à deviner celle-là), Lynyrd Skynyrd ("Man of sorrow"), Black Sabbath ("Resurrection"), Deep Purple ("Certified thief"). Il y a même le slow de rigueur ("Like the son you want me to be"), pas ce que je préfère dans le genre, mais bon, on va dire qu'on ne peut pas y couper, que ça fait partie du folklore. Ce disque est conçu comme une promenade dans un passé qui a fait frémir bon nombre d'adolescents à peine pubères, ce qui a dû accélérer la pousse de poils chez plusieurs d'entre eux, sans parler du dégrasage d'hormones qui ne demandaient qu'à entrer en ébullition. 58 Shots, ça fait penser à des vampires à qui on aurait oublié de planter un pieu dans le cœur, et qui se seraient réveillés plusieurs décennies après s'être calfeutrés dans leurs cerceux capitonnés de velours rouge, rouge sang, ça va sans dire. Ça a du bon d'être immortel.

LUDWIG VON 88 : 20 chansons optimistes pour en finir avec le futur (CD, Archives De La Zone Mondiale)

En bons vétérans punks, les Ludwig Von 88 font les choses à l'ancienne. D'abord un EP pour marquer leur retour aux affaires (voir chronique dans le précédent numéro), puis un album pour enfoncer le clou et manifester leur volonté de durer. Comme au bon vieux temps. Leur seule concession à la modernité étant d'avoir sorti un 5 titres plutôt qu'un single pour débiter l'acte II de leur mandat dictatorial sur le punk hexagonal. En bons philosophes de l'absurde dadaïste, les Ludwig Von 88 nous assaisonnent un nouvel aphorisme de leur cru pour baptiser leur petit dernier. "20 chansons optimistes pour en finir avec le futur" est du même tonneau de cervoise que "Houlala", "Ce jour heureux est plein d'allégresse", "Prophètes et nains de jardin", ou "La révolution n'est pas un dîner de gala", titres de quelques-unes de leurs oeuvres académiques précédentes, qui leur ont valu la reconnaissance éternelle de cohortes d'admirateurs capillairement colorés et de légions de zélés DocMartensement chaussés. Ne le répétez pas, mais mes sources, toujours bien renseignées, m'informent qu'ils seraient à la porte de la Pléiade, section employés du mois. En bons vulgarisateurs de l'art et du cochon qui s'en dédit, les Ludwig Von 88 offrent un nouvel exemple de graphisme étatique pour enrober leur nouvelle livraison. Après la BD façon ligne claire de coke, après le préraphaélisme façon Vuillemin absous de ses péchés de chair, après l'iconographie de la révolution culturelle façon Wang Guangyi sous opium du peuple, c'est le constructivisme russe que les Ludwig Von 88 remettent à l'honneur sur la jaquette de ce nouvel album, que d'aucuns n'omettront pas d'encadrer luxueusement et d'accrocher au dessus de leur lit, tel un attrape-rêve collectiviste, gage de la protection quasi divine dont ils daignent nous faire l'aumône. Ces messieurs sont bien braves. Une nouvelle fois, donc, les Ludwig Von 88 viennent de convoquer le ban et l'arrière-ban de leurs messagers, de lever l'ost, et de l'envoyer en campagne afin de faire connaître à la valetaille que nous sommes le programme censé marquer leur politique musicale pour les quelques mois à venir. Et, comme Charlemagne avec ses Missi Dominici, les Ludwig Von 88 ont les pleins pouvoirs, qu'ils se sont aimablement accordés, pour imposer leur point de vue. C'est comme ça et pas autrement, voilà comment pourrait être résumée leur façon de voir les choses. Je crois, dès lors, qu'il n'y a pas grand-chose à dire, ni à opposer à tant de dévouement vis-à-vis du bon peuple que nous sommes. Ne sont-ils pas de bons maîtres ? Le futur n'a qu'à bien se tenir, l'optimisme des Ludwig Von 88 en viendra vite à bout. En effet, comment résister à "Jean-Pierre Ramone", au "Christ cosmique", à "Salomé", à "Gunther ô Gunther !", à "Hansel und Gretel" ? Comment ne pas adhérer à des slogans tels que "En avant dans le mur" (Macron for ever), "J'ai gobé du LSD" (Timothy Leary président), "Au-delà des barricades" (Gavroche avec nous), "Valérie je t'aime" (Lemercier, Péresse, Damidot, Trierweiler, on ne sait à laquelle dire oui pour la vie), "Pour que brillent les patries" (Camille, Cicéron, César, lequel de vous est mon père ?), "Vers le néant" (et au-delà, sinon, c'est pas la peine, le boulot n'est pas fini), "AC/DC cherche un chanteur" (Votez Karim Berrouka), "Au bon vieux temps des crêtes" (les derniers des

Mohicans quoi). Non, y a pas à dire, les Ludwig Von 88 savent parler au vulgum pecus. Pour un peu, leur dialectique éclipserait presque celle d'Adenoïd Hynkel, mais ne le disons pas trop fort, ils sont trop modestes pour se laisser aussi basement flatter le prépuce. Ah bah ! Je me sens tout ravigoté après avoir écouté toutes ces belles paroles, je me sens tout réconcilié avec la politique, je me sens tout prêt à déposer mon petit bulletin dans l'urne, voire même à prendre mes responsabilités de citoyen au sein de la première coalition venue. C'est ce qui s'appelle de la conversion au pas de charge, jamais je ne me serais cru capable de tant de componction face à l'avenir, de tant d'altruisme face aux autres, de tant d'entrain face au travail de titan qui nous attend pour arriver jusqu'à demain, qui, pourtant, comme chacun devrait le savoir, est un autre jour. Mais les Ludwig Von 88, en bons visionnaires, s'y projettent déjà. Comment pourrions-nous ne pas les accompagner sur ce chemin semé d'ornières, et leur offrir nos corps étalés dans la boue afin qu'ils ne crottent pas leurs saintes grolles en marchant hardiment vers leur destin tout tracé ? Et ainsi dire, comme le plus simple des grognards, "j'y étais", et qu'ainsi on puisse dire de nous, "voilà des braves" ? Je sens que ça va être un beau jour pour le fou rire.



VERBAL RAZORS : By thunder and lightning (CD, Deadlight Records)

Sans vouloir outrepasser votre droit au respect de votre vie privée, je me dois néanmoins de vous dire que, si vous trouvez que Verbal Razors joue trop vite et trop fort, vous êtes indubitablement trop vieux. Je sais, le coup est rude, ça ne fait pas plaisir à entendre, mais c'est comme ça, vous venez d'être rattrapé par vos artères, et celles-ci sont impitoyables, faut vous faire une raison. La seule solution qui vous reste, c'est la transmutation, mais, à part le fait que la chose est toujours interdite dans nos sociétés judéo-chrétiennes, il faut aussi admettre que la technique souffre de certaines faiblesses chroniques, en gros, qu'elle n'est pas au point, ce qui ne fait rien pour arranger votre problème. Vous êtes dans la panade. Parce que Verbal Razors ne vont pas changer leur musique juste pour vous beaux yeux et le bien-être de vos oreilles. Les gonzes ne sont pas là pour vous caresser dans le sens du poil (sauf si vous êtes blonde et que vous faites du 95C, éventuellement) ni pour vous cirer les pompes. Verbal Razors font un death-thrash métal tellement fripouille et crapuleux qu'ils pourraient faire passer Slayer pour d'aimables chanteurs de sérénades, c'est dire si les tourangeaux sont dangereux pour la santé mentale de 99,9 % de l'espèce homo sapiens. Personnellement, je m'en fous, je ne crains rien, je fais partie des 0,01 % d'immunisés, autant dire que je me marre quand j'écoute ce quatrième album de Verbal Razors. En revanche, face à une épidémie de poutinité, de trumpite ou de macronite aiguë, je fais moins le fier, tellement ça me laisse pantois, mais c'est une autre histoire. Et je n'aime pas m'étendre sur mes faiblesses. On se comprend. Pour vous donner une idée des dégâts causés par Verbal Razors durant leurs folles chevauchées soniques, faut savoir que leurs morceaux font dans les 2 minutes de moyenne, de quoi coller la honte à Lewis Hamilton, qui ne fait pas trop le malin quand il apprend qu'ils jouent à moins de

100 kilomètres d'un quelconque circuit de formule 1. Heureusement pour lui, des circuits de formule 1, il n'y en a pas tant que ça, il peut continuer à jouer les bellâtres devant les caméras et sur les podiums des défilés de mode. Mais je divague, et je m'aperçois que, comme d'habitude, je suis en train de raconter un paquet de conneries qui n'ont pas grand-chose à voir avec le sujet de cette chronique, ni même avec le verbe, et encore moins avec le complément d'objet, les 3 pivots de notre belle langue française. Ça doit être l'abus de BPM et de dB. Tiens, la preuve, je me mets à parler par acronymes et par symboles, comme un vulgaire djeun abruti aux réseaux sociaux. Faut que je me ressaisisse. Allez, je me remets "By thunder and lightning" dans ma sono 5.1, et j'emmerde mes voisins (sauf la blonde au 95C d'en face, des fois que sur un malentendu...).

FIEND : Onerous (CD, Deadlight Records)

Profitant de sa signature avec Deadlight Records, label sur lequel le groupe a sorti son nouvel album, "Seeress", à la fin de l'année 2018, Fiend réédite son premier album, "Onerous", paru initialement en 2013, en autoproduction, celui avec lequel ils ont ouvert les hostilités. Heureuse initiative, puisqu'il est probable que beaucoup sont passés à côté à l'époque. Rapide historique du gang tout d'abord. Les musiciens de Fiend ne sont pas franchement des manants, puisqu'ils ont tous pas mal d'heures de vol à faire valoir pour valider leurs acquis. Le plus titré reste Michel Bassin, vu précédemment chez Treponem Pal, et qui a effectué quelques piges pour Ministry ou KMFDM, qui ne sont pas tout à fait les premiers venus, convenons-en. Pour les autres, on notera des participations à Senser ou Ddent. Fiend est donc un groupe assez international, franco-anglo-américain pour faire court. Le quatuor s'est fédéré autour d'une certaine idée du doom et du stoner, avec une forte odeur psychédélique. La longueur de certaines plages de ce premier album (3 titres seulement, 6 si l'on considère que "The potion", divisé en 2 parties, mais enchaînées, compte pour 2, et si l'on fait comme si l'introduction et l'intermède, tous 2 d'à peine plus d'une minute, comptaient pour du plein temps) permet à Fiend de développer des atmosphères où l'occultisme à la Crowley le dispute à la dessiccation à la Kyuss ou au sludge façon Neurosis. On aura compris que la musique de Fiend est plus oppressante que rigolarde, plus hallucinante que directe dans ta face, plus narcotique que libératrice. Ce qui n'exclue pas quelques envolées électriques que ne renieraient pas des Melvins sous EPO. Bref, de quoi passer par une multitude d'émotions en une quarantaine de minutes, mieux que n'importe quel blockbuster hollywoodien. D'autant que, le groupe ne donnant que de très rares concerts, les disques restent donc quasiment les seuls médiums pour aborder leur musique. Ce qui devrait aider à relancer une filière boutique fort malmenée ces dernières décennies. Même si ce ne sont pas Fiend à eux tout seuls qui vont la sauver, ce ne sont pas non plus des surhommes, bien que, parfois, on puisse s'interroger aussi sur ce postulat.

HELLYEAH : Welcome home (CD, Eleven Seven Music)

Ce sixième album de Hellyeah revêt une importance toute particulière pour le groupe de Dallas. En effet, il paraît 1 an après la mort du batteur Vinnie Paul. Lors de l'enregistrement d'un disque, la batterie est toujours mise en boîte en premier, puisque c'est elle qui assure l'assise des morceaux, et Vinnie Paul avait eu le temps de finaliser toutes ses pistes avant d'aller voir ailleurs si c'est mieux qu'ici-bas. Du coup, une fois passé le choc de sa disparition, les autres membres de Hellyeah n'avaient plus qu'à se remettre à l'ouvrage, et eux-mêmes enregistrer leurs contributions. Accessoirement, aujourd'hui, Hellyeah a trouvé un remplaçant à Vinnie Paul, puisqu'il faut bien que le groupe s'en aille défendre ce disque sur scène, il a pour nom Roy Mayorga. Hellyeah s'est formé en 2006 autour de Vinnie Paul, ex Pantera, du chanteur Chad Gray, et du guitariste Tom Maxwell. En 2014, ils sont rejoints par le bassiste Kyle Sanders et le guitariste Christian Brady. En 13 ans, le groupe a donc sorti 6 albums, ce qui lui confère une respectable étiquette de groupe plutôt prolifique. Hellyeah, basiquement, c'est du heavy metal à l'ancienne, du hard-rock vintage, avec la rage d'un métal moderne et une touche de groove. Certes, on n'évite pas toujours certains clichés inhérents au heavy metal, mais on n'est pas non plus dans la caricature. Surtout, Hellyeah évite habilement la démonstration stérile, ce qui aurait pu être très facile compte tenu de son statut de supergroupe, et du pedigree de chacun des musiciens. On compte là-dedans d'ex Mudvayne ou Nothingface. Les titres sont plutôt ramassés, et tournent autour des 3 minutes 30 de moyenne, preuve de l'urgence qui prévaut dans l'exécution d'une musique assez loin des grandes envolées épiques et des grosses charges de cavalerie. En matière de heavy metal, Hellyeah

pratique l'opération commando plutôt que la campagne de longue haleine, façon brutes épaisses qui n'ont qu'une idée en tête, le but qu'ils se sont assigné. Peut-être pas forcément de quoi gagner une guerre, mais au moins de déstabiliser l'ennemi, et après, advenue que pourra. Seul titre qui sort du lot, le dernier, "Sky and water", une ballade quasi acoustique et bourrée de cordes (synthétiseurs ?). Pas ce qu'ils ont fait de mieux, mais on peut toujours zapper après les 9 premiers. "Welcome home" reste néanmoins un bon jet.

TREPALIUM : From the ground (CD, Klonosphere)

C'est dingue le nombre de groupes qui fêtent leurs 20 ans ces temps-ci. A croire qu'il y a eu un baby-boom musical lors du passage à l'an 2000. Trepalium font partie de ce club, et, plutôt que de s'offrir un gâteau d'anniversaire trop gras, trop sucré, trop salé, ils ont préféré nous faire partager leur liesse en nous concoctant un nouvel album. Plaisir d'offrir, joie de recevoir. Trepalium, à la base, c'était plutôt death-metal, aujourd'hui, c'est métal tout court, avec quelques touches hardcore, une lame de swing, un peu de groove. Un groupe qui évolue à la marge du métal de bourrin (mais y en a aussi) pour élaborer une musique un peu plus créative. Trepalium a, en outre, la particularité d'avoir su négocier un changement de chanteur, ce qui est loin d'être évident, puisque le vocaliste est la figure de proue d'un groupe, et qu'il en est donc souvent l'ambassadeur, celui qui lui prête sa voix, au sens propre comme au figuré. L'impétrant se nomme Renato Di Folco, et n'est pas totalement inconnu, puisqu'il officie également au sein de Flayed et des Tambours Du Bronx. Ça aussi c'est osé, d'avoir un chanteur qui se partage entre plusieurs groupes, et qui multiplie donc les rôles, comme certains s'octroient plusieurs passeports (genre Benalla ou Ghosn). Après un tel turn-over, il n'est pas toujours facile de retrouver une identité propre. Trepalium y réussit pourtant avec ce nouvel album, assez court, 7 titres seulement, comme si le groupe avait voulu présenter son nouveau chanteur le plus rapidement possible, histoire d'habituer le public à ce nouveau timbre vocal. Faut toujours travailler son auditoire au corps, ça finit par payer. Et travailler, quand on s'appelle Trepalium, c'est une évidence, puisque ce nom, latin, est celui d'un instrument de torture, en forme de croix de St André, sur lequel on crucifiait les esclaves dans la Rome antique, qui a donné, en français, le mot travail. Ce qui confirme que le travail est bien une torture, comme chacun le sait dès qu'il se lève le matin pour plonger dans les délices de l'esclavage salarié.

STUPID KARATE : Snack or die (CD, Minga Records/Klvr Records/Sleepy Dog Records/Spit It Out/Bad Mood Asso/Dead Punx)

Le hardcore mène à tout, à condition de s'en affranchir d'une manière ou d'une autre. Un exemple au hasard, Stupid Karate, qui ne font pas vraiment les choses comme on serait en droit de les attendre. En octobre 2016, à peine un mois après leur formation, ils sortent leur premier EP. Déjà une preuve d'éjaculation précoce chronique. 6 mois plus tard, ils récidivent et déchargent un deuxième EP. Là, on se dit qu'ils tentent de battre un record de vitesse, ou quelque chose du genre. E puis plus rien pendant presque 2 ans. On pense tout de suite à l'accident bête, le claquage surprise, vu qu'ils étaient partis sur les chapeaux de roue, sans préliminaires, sans échauffement des sens, sans massage préparatoire. Et puis ne voilà-t-il pas que tombe sur les téléspectateurs la nouvelle qui va en faire frémir plus d'une, fin 2019, un troisième EP de Stupid Karate tente une pénétration en force de nos petits intérieurs. Ça alors, diantre et foutre, on ne les attendait plus dans une telle forme olympique. Mais, chez Stupid Karate, la vitesse, elle n'est pas que dans les rapports rapprochés, elle est aussi dans les ébats, puisque les lillois sont avant tout adeptes de franchises galipettes fast-punk-hardcore. Des performances qui justifient la rapidité d'exécution des 8 positions de leur petit kama-foutra musical, des chansons de moins de 2 minutes, ou même de moins d'un tour de cadran de trotteuse, illustrations sonores incluses, extraites de bandes sonores de films qu'on devine être des nanars de première, ce qui en fait tout la jouissance extase, sans parler des influences culturelles développées dans des textes qui parviennent quand même, grâce à un débit de mitraillette épileptique, à aligner plus de mots intelligents que n'importe quel rappeur de pacotille. "Is Kevin Bacon vegan" (celui-là, je kiffe), "Cookie holocauste", "Death pineapple pizza 666 from hell", "Distributeur de mandales", "Super nachos", c'est quand même autre chose que les rimes à la mord-moi le noeud de Booba, Nekfeu ou Orelsan (il a fallu que je fasse une recherche Google pour aligner ces 3 noms, ça ne m'est pas venu spontanément, c'est dur de jouer au con). Stupid Karate ne sont pas des coureurs de fond, c'est sûr, mais dans le petit coup vite fait, ils sont impériaux.

Billy F GIBBONS : The big bad blues (CD, Concord Records - concordrecords.com)

ZZ Top tournant un peu au ralenti ces derniers temps, Billy Gibbons en profite pour sortir des albums solo, belle façon d'occuper son temps libre, entre 2 hot-rods à retaper. Le premier, "Perfectamundo", paru en 2015, faisait la part belle aux influences latino de notre texan pur boeuf, le deuxième, "The big bad blues", revient, comme le titre l'indique, au bon vieux blues du terroir. On a un peu l'impression d'écouter un nouvel album de ZZ Top, mais sans Dusty Hill ni Frank Beard. Personnellement, ça ne me gêne pas plus que ça. Avec Billy Gibbons aux commandes, ça reste au top du top. Ce disque sent donc la poussière, le pétrole et la bouse de vache, ce qui n'est pas pour nous effrayer. D'autant qu'il est enregistré à Houston, matrice du père Gibbons et de ZZ Top, on est en terrain archi connu. Avantage par rapport à un album du groupe, Billy Gibbons s'autorise à taper dans la reprise, ce qu'il ne fait plus depuis longtemps avec ZZ Top. On se retrouve avec un album 2/3-1/3, avec 4 covers, 2 de Muddy Waters ("Standing around crying" et "Rollin' and tumblin'"), et 2 de Bo Diddley ("Bring it to Jerome", écrite par Jerome Green, l'accompagnateur le plus fidèle de Diddley, joueur hystérique de maracas, et le sautillant "Crackin' up"), preuve éternelle que le blues et le rock'n'roll fricotent ensemble depuis un paquet de temps, et 7 originaux, 6 signés par le barbu le plus célèbre depuis Karl Marx, et 1 écrit par Gilly Stillwater, qui n'est autre que madame Gibbons à la ville. Côté traitement, Billy Gibbons, s'il chante et joue de la guitare, jusque-là rien que de très normal, en profite pour multiplier les parties d'harmonica, ce qu'il ne fait pas si souvent avec ZZ Top, même s'il n'est pas seul à souffler dans cet instrument, James Harman et Elwood Francis (ce dernier jouant aussi de la guitare) y vont également de leurs performances buccales. Et puisqu'on parle des musiciens présents sur ce disque, continuons à les créditer. Joe Hardy tient la basse. Il est aussi l'ingénieur du son et le co-producteur de l'album. C'était un proche de Billy Gibbons, puisqu'il a travaillé sur de nombreux albums de ZZ Top depuis 1985, et sur son premier album solo. Malheureusement, "The big bad blues" restera son dernier travail d'importance, il est mort le 12 février 2019, peu après la sortie du disque. Greg Morrow et Matt Sorum (Guns N'Roses, Velvet Revolver, the Cult, Hollywood Vampires, Motörhead) se partagent les parties de batterie, et Mike Flanigin (Jimmie Vaughan Trio) est aux claviers, bien que ces derniers soient fort discrets, à part le piano latino sur "Crackin' up". Encore un bon shoot de la part de Billy Gibbons, rapide et précis, aussi blues qu'un disque de ZZ Top, et plus rock'n'roll.

COTTON BELLY'S : Missi (CD autoproduit)

"Missi", c'est pour Mississippi. Car, si Cotton Belly's sont français, il ne fait aucun doute qu'ils auraient préféré naître sur les rives boueuses du Grand Fleuve, comme l'appelaient les Ojibwés (misi-ziibi). C'est de plus en plus flagrant au fil des albums, tant leur obsession pour la musique populaire nord-américaine semble leur irriter le cortex, et comme il n'est pas facile de se gratter dans ce coin, on comprend qu'ils se laissent aller à une sorte de retour virtuel à des racines fantasmées, ce qui fait du groupe les meilleurs représentants de la culture mississippienne de ce côté-ci de l'Atlantique. Cet album plonge plus profondément dans les méandres de la country, du folk ou du blues que les précédents, y compris en explorant quelques sous-genres, comme le ragtime ("Jais", "Walk"), ou le rock sudiste ("Well & good"). Le quatuor francilien n'hésitant pas à snover les prises électriques. Ici, vous entendrez de l'harmonica, de la contrebasse, du piano, de la guitare dobro, du banjo, du bottleneck, des trucs bien organiques, avec une âme et des tripes. Même si une basse ou une guitare électrique peuvent aussi traîner dans les parages (le blues-rock "Roadside"). Pour mieux transcender leur foi en cette musique instinctive, Cotton Belly's se rendent assez régulièrement sur les lieux du crime. "Si tu es à Rome, vis comme les Romains ; si tu es ailleurs, vis comme on y vit". Cotton Belly's ont fait leur cet axiome d'Ambroise de Milan, même s'il leur a fallu l'adapter à la situation. Sur les bords du Mississippi, va à la pêche à l'écrevisse ou au silure, bois de la Budweiser, manges du poulet frit, marches dans la boue, sors ton pick-up, et oublies que tu viens d'un pays où l'on préfère l'accordéon-musette et la bourrée auvergnate au blues entonné sous le porche de la ferme en torchis après une rude journée de travail dans les champs de coton.

ARGENT ARDENT : Séisme mental (CD, Milano Records - www.milano-records.com)

Et un groupe de plus dans l'escarcelle de Grégoire Garrigues. Mais jusqu'où s'arrêtera-t-il ? Cette fois, c'est "back to the roots", avec un groupe punk-rock, le punk pré-77, le punk avant le punk, genre Ramones 74 ou Sex Pistols 76 (ceux des démos Dave Goodman), quand le proto-punk était encore fortement teinté de rock'n'roll, avant qu'il ne soit que ruines et chaos. La formation d'Argent Ardent est à l'avenant des groupes de cette scène, un chanteur, Vince Vincent, un guitariste, Grégoire Garrigues, une bassiste, Sarah Gadrey, un batteur, Pierre Zambiasi, le reste ne serait que superflu, donc, on s'en passe. Argent Ardent est partisan de la frugalité sonore. Les 12 titres sont signés Vincent-Garrigues, avec des textes en français qui renvoient, eux aussi à une époque bénie, à rapprocher de ceux d'Asphalt Jungle, des Olivensteins, ou d'OTH. Musicalement, c'est du kif, pensez aux Dogs des débuts, à Strychnine, à Gazoline, et vous comprendrez qu'Argent Ardent ne revendique rien d'autre que la simplicité, l'efficacité, l'authenticité, laissant l'épate, le chiqué et la surenchère aux m'as-tu-vu et aux matamores d'un rock français trop factice pour être honnête. Argent Ardent a enregistré cet album presque par accident, ce qui n'empêche pas le groupe de l'assumer et de le reconnaître pour ce qu'il est, une tranche de vie qui vaut ce qu'elle vaut, quelques minutes de plaisir écrit. Ca leur suffit, à nous aussi. Pas de projection aléatoire vers un futur incertain, pas de plan de carrière, pas d'arrière-pensées malsaines. Du punk-rock fait main, à l'arrache, mais avec amour. Penser local, agir local, même en musique, ça marche.

The MOCHINES : The Dirt Nap sessions (LP, Landspeed Records)

Curieuse histoire que celle des Mochines. A l'origine, il s'agit d'un groupe sud-africain, mais sa formation est très internationale. Au départ, en 2005, le groupe est formé par l'américain, installé au Cap, Ross Richard Kestern (chant et guitare, ex La Donnas), avec divers musiciens sud-africains. Une première formation très instable, puisque, sur les 3 premiers albums du groupe, on trouve 3 moutures différentes, le seul autre membre permanent étant le batteur Patrick Magee. En 2013, les Mochines se séparent. Kersten reforme le groupe en 2018, avec William Graves II (basse, ex B-Movie Rats), Curt Florczak (guitare, ex B-Movie Rats) et Tom Cook (batterie, ex Magnolias et Mike Davis Group). Les 4 hommes se connaissant de longue date, depuis la fin des années 80 ou le milieu des années 90, pour avoir souvent tourné ensemble avec leurs groupes respectifs. Cette reformation à peine effective, les Mochines se lancent dans une tournée européenne. Mais comme il leur faut répéter un minimum, c'est à Saint-Etienne, juste avant la première date, qu'ils peaufinent leur set, à l'Apperte Studio. Normalement, il ne s'agit que d'une répétition, mais le maître des lieux, Yves Grimonprez, à l'idée de faire tourner ses magnétophones, sans rien dire au groupe. Les Mochines connaissent leur affaire, avec une trentaine d'années d'expérience derrière eux, et balancent leur rock'n'roll à fort indice d'octane sans se soucier de rien. La machine (mochine ?) est bien huilée, les riffs s'enchaînent sans barguigner, d'autant que le répertoire est constitué essentiellement de vieux titres des Mochines et de quelques reprises bien frappées, l'apanage des gens qui savent pourquoi ils sont là, et pourquoi ils sont ensemble. Une belle assemblée de margraves dressant un plan de campagne pour sauver l'empire. Après coup, le groupe apprend que la répétition a été enregistrée, ce qui leur donne l'idée d'en faire un disque, ce serait bête de gâcher, qui devient, de facto, le quatrième album des Mochines, "The Dirt Nap sessions". Sur un beau vinyl jaune, dans une belle pochette ouvrante, le disque nous offre 9 titres de pur rock'n'roll bien gras, bien rougeoyant, bien énervé. On y trouve quelques vieux morceaux du groupe, "Rock you all night long" et "Dog house" viennent du premier album, "Hire the losers", en 2005, "Petrified" et "Backstage she cried" du deuxième, "The eagle has landed", en 2009, "St Etienne" du troisième, "Easy stuff", en 2010, 2 inédits, "No way to treat a lady" et "My way baby me", et 2 reprises, "Falling for you", des Cymatics, et "Killer woman", des B-Movie Rats. Un truc équilibré et intègre, les Mochines comme sur scène, mais avec un son studio, sans overdubs, sans tripatouillages, sans chichis. Une bonne dose de rock'n'roll sans adjuvant ni colorant, sans sucre ajouté ni saloperie d'huile de palme, à l'empreinte carbone presque nulle, bref, à la limite du 100% bio. C'est la planète qui va être contente.

The HALLINGTONS : Hexed (CD, Monster Zero - www.monsterzerorecords.com)

La Norvège (et même, plus généralement, la Scandinavie) est une vraie bastide dans laquelle aime à se retrancher quelques bataillons rock'n'roll adeptes du coup de main foudroyant. Ils ne sont pas descendants de vikings pour rien. Les Hallingtons, d'Oslo, aiment ces opérations où la rapidité le dispute à l'efficacité. Formés au mitan des années 2010, ils n'ont, jusqu'à présent, sorti que des EP. "Hexed" est le troisième. 6 titres on l'on retrouve la fraîcheur et la goguenardise des Ramones dans chaque note, chaque accord, chaque riff, chaque refrain. Une sorte de réincarnation du quatuor new-yorkais, mais en trio, les musiciens poussant le mimétisme jusqu'à adopter le même patronyme, Hallington, débloquent ainsi une fausse fratrie, comme qui vous savez. Les Hallingtons, c'est punk, c'est pop et c'est rock'n'roll. Ca cause de filles, ça cause aussi aux filles. C'est du moins le thème commun aux 6 titres de ce EP. Impossible d'en préférer un plutôt qu'un autre, comme pour les disques des Ramones. Les Hallingtons, on les prend en bloc. De toute façon, ça file tellement vite que vous n'avez pas le temps de vous poser la moindre question métaphysique. A peine le disque avalé par votre lecteur qu'il vous faut déjà vous relever, pour les plus courageux, ou user de la télécommande, pour les plus flemmards, et appuyer sur "play" pour un nouveau tour de manège. Comme s'interroge la bio rédigée par Monster Zero : Comment dit-on 1-2-3-4 en norvégien ? Un lefse à qui est capable de nous le dire sans bégayer.

DIRTY FRENCH KISS : Crache la pilule (CD autoproduit)

Deuxième effort pour le duo neversois Dirty French Kiss. Un duo guitare-batterie à géométrie multiple, puisque Alice et Antoine (ça pourrait presque être le titre d'un film de Lelouch) s'échangent leurs instruments sans vergogne, et se partagent le chant. On est loin du duo gravé dans le marbre où chacun tient un poste bien défini. C'est en partie ce qui fait leur charme. Ce nouveau disque propose 6 titres, d'une longueur un poil plus conséquente que sur leur première démo, preuve qu'ils ont mûri (encore que, vu leur âge, je me demande si le terme est adéquat), démontrant par là qu'ils sont parfaitement capables de développer des thèmes musicaux qui tapent toujours du côté du garage, avec une légère dose de punk et de rock'n'roll, formule en duo oblige (pas facile de faire du rock symphonique dans une telle formation). Comme ils sont tous 2 chanteurs, les vocaux sont régulièrement enjolivés de choeurs ("Corkscrewman", "Give me a kiss"), ce qui leur donne une ampleur inhabituelle. Garage oblige, on a aussi de la guitare fuzz ("This is punk chic", "F**k reality show") et de la batterie minimaliste et binaire, ce qui ancre le tout dans une longue tradition sixties. 5 des titres de ce disque ont été enregistrés au Garage, à Sens, avec Théo (chanteur et guitariste de Johnny Mafia) derrière la console. Le sixième a été mis en boîte au Café Charbon, la salle rock de Nevers. Ils sont aussi locavores nos petits Dirty French Kiss, on ne leur en voudra pas. Sous la forme d'un ultimatum à se défaire de ce qui encombre notre disque dur interne, une galette bricolée maison (cf la pochette), faite main, dans l'esprit de leurs concerts à l'esprit bon enfant, difficile de leur trouver un défaut.

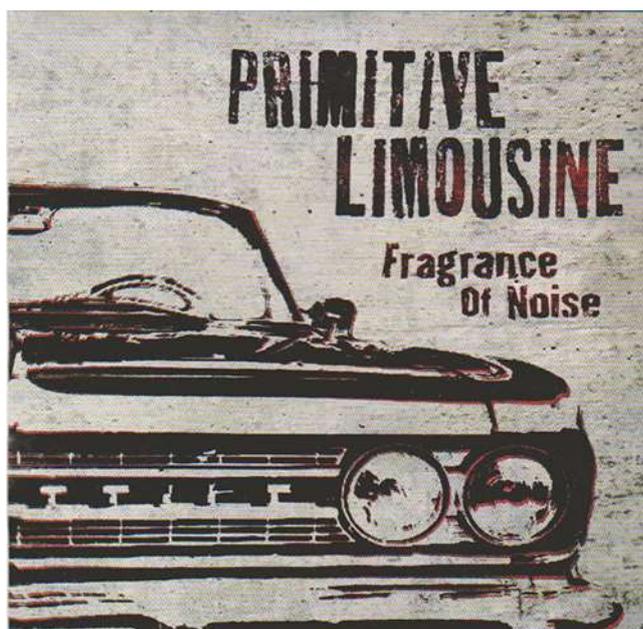
Les VILAINS CLOWNS : Imperial Transit Ford (CD, Les Derniers Sauvages Prod - www.lesvilainsclowns.fr)

Ah la la ! La vie de punk-rockeur n'est pas un long fleuve tranquille. Les Vilains Clowns peuvent en témoigner. Il y a d'abord les quasi inévitables changements de personnel. Chez les angevins, c'est la section rythmique qui a vu ses effectifs renouvelés depuis leur formation, il y a déjà 20 ans, laissant Bozo et Pocho, les 2 guitaristes, seuls dépositaires de l'idée originale. Et puis il y a aussi les inévitables impondérables logistiques, depuis le matériel (à bout de souffle, souvent, volé, parfois) jusqu'au fidèle camion de tournée, qui, à force d'aligner les kilomètres, finit par rendre son dernier soupir. C'est ce qui est récemment arrivé aux Vilains Clowns, leur vénérable Fort Transit ayant décidé, un beau jour, qu'il n'irait pas plus loin. Ils l'aimaient bien pourtant leur camion, ils le bichonnaient, ils lui changeaient régulièrement l'huile, les pneus et les plaquettes de frein, ils lui donnaient un coup sur le pare-brise, ils ne l'abreuyaient qu'au meilleur gas-oil (upgradé à la bière des grands jours ?). Mais rien n'y a fait, l'impérial Ford Transit a fini par renoncer à sa couronne. On imagine les pleurs et les lamentations sous le chapiteau. Les funérailles ont dû être grandioses, et arrosées. Mais il a bien fallu se rendre à l'évidence, les Vilains Clowns devaient adouber un successeur pour prendre en main la destinée du groupe. Le temps de régler quelques différends d'ordre existentiel (on prend quelle couleur ? manuel ou automatique ? sprint ou course de fond ?), c'est un Peugeot Boxer qui doit maintenant assumer la lourde tâche de conduire les gugusses d'un point A à un point B en un minimum de temps, et avec le minimum d'emmerdes

(aucune serait l'idéal). Mais il n'a plus rien d'impérial, juste royal, un déclassement social qui paraît bien sévère, mais faut qu'il fasse ses preuves avant d'aspirer à une promotion. En guise d'adieu à leur prime monture, plutôt qu'une banale épitaphe à la casse voisine, le groupe a choisi de lui dédier un album entier, "Imperial Transit Ford". Si c'est pas une preuve d'amour, qu'est-ce donc ? En 10 titres, les Vilains Clowns se fendent d'un bel hommage, vibrant, émouvant, rigolard, et tout et tout, et surtout rock'n'roll, parce que le digne véhicule en a bouffé de la cassette pendant toutes ces années, alors, même au paradis des cantars, pas question qu'il se repose les enceintes, faut entretenir ses acouphènes. Un rock'n'roll aux marches du punk, joué pied au plancher, comme sur l'autoroute (ça doit lui rappeler des souvenirs à la bêtaillère), avec des textes toujours bien torchés, les Vilains Clowns sont repartis pour de nouveaux tours de piste. C'est les petits néléfants qui vont être contents.

PRIMITIVE LIMOUSINE : Fragrance of noise (CD autoproduit)

Ils n'ont guère choisi la banalité les 2 argousins de Primitive Limousine. Par les temps qui courent, les duos, geste purement formel, ça a surtout tendance à être guitare-batterie, éventuellement clavier-batterie, mais, dans le cas des havrais, c'est basse-batterie. A priori, voilà qui n'est pas fait pour éclaircir le propos. Sauf que la basse, le dénommé Ludo, le préposé à la 4 cordes, la fait hargneusement sonner comme une guitare, plutôt baryton dans la tonalité, mais un peu guitare quand même. Le plus étonnant, c'est qu'il n'en joue pas en accords ouverts de sa basse (ce n'est pas Lemmy), mais bien note à note, sans médiateur, et ça passe quand même. C'est vrai qu'il y a pas mal d'effets pour lier la sauce, c'est pas du jazz-rock non plus les Primitive Limousine. Notamment de la distorsion, ou de la fuzz, ce qui rend la sonorité moins basiquement "basse", même s'il n'y a aucun doute quand au fait qu'il s'agit bien de cet instrument. Un subtil équilibre qui permet de ne pas tomber dans la démonstration chiantie des bassistes de groupes fusion ou métal, par exemple. Primitive Limousine, c'est du rock'n'roll, du vrai, avec de sérieux penchants vers le garage. Pour étaler autant de science musicale, on se doute bien que les zozos ne sont pas nés du dernier crachin. Alan Fatras, le batteur, a officié au sein des Roadrunners (rhaaa), des Dirty Wankers, des Scamps (lovely), du groupe de Marc Minelli, entre plein d'autres, et Ludo Lohro, le chanteur et bassiste, au sein de Bumble Bee. On comprend mieux d'où leur vient cette attirance pour un rock'n'roll aussi acéré et tourneboulant. Si l'on fait abstraction de l'absence de guitare, les 2 influences majeures qu'on sent poindre au détour des 9 titres de ce premier album, ce seraient les Hives et Danko Jones, autant dire que les disjoncteurs sont mis à rude épreuve quand ils s'installent quelque part, dans leur salle de répétition ou dans quelque bar de seconde zone, qui devient derechef restaurant 5 étoiles du fait même de leur présence dans les lieux. En plus, ils distillent un humour très anglais dans l'esprit, allez voir leurs clips sur la toile pour vous faire une idée. Un disque inaugural dont on espère qu'il ne restera pas fils unique.



Alan VEGA - Martin REV - SUICIDE (DVD, La Huit - www.lahuit.com)

Marc Hurtado est musicien et cinéaste. A la fin des années 70, avec son frère, il forme un duo baptisé Etant Donnés, du nom de la dernière installation de Marcel Duchamp, qui ne sera révélée au public qu'après sa mort. Le duo pratique une musique plutôt avant-gardiste. Au fil du temps, les 2 frères travailleront avec des gens comme Genesis P. Orridge (Throbbing Gristle) ou Lydia Lunch. En 1990, Etant Donnés se produit à Göteborg, en Suède, où le groupe rencontre Alan Vega. Naît alors une profonde amitié entre Hurtado et Vega. Le chanteur de Suicide interviendra sur 2 albums d'Etant Donnés, "Re-up", en 1999, et "Sniper", en 2010. Outre sa carrière de chanteur, Alan Vega est aussi plasticien, tout comme Marc Hurtado, ce dernier étant également cinéaste, avec une douzaine de films à son actif. Dont plusieurs consacrés à Alan Vega et à Suicide. Ce sont ces films qui sont réunis sur ce DVD. A commencer par 2 clips vidéo illustrant "Saturn drive duplex", chanson extraite de "Sniper". Les 3 autres films sont des documentaires. "The Infinite Mercy film" a été tourné en 2009, à l'occasion de l'exposition "Infinite Mercy", au Musée d'Art Contemporain de Lyon, une rétrospective de l'oeuvre plastique de Vega, dessins, peintures, et surtout sculptures lumineuses. Hurtado interviewe longuement Alan Vega, le film dure 16 minutes, sur son activité plastique, et présente ses oeuvres. "Infinite dreamers", réalisé en 2016, intéressera plus particulièrement les fans de Suicide, puisque, en 82 minutes, Marc Hurtado interviewe Alan Vega et Martin Rev au sujet du groupe, et de sa genèse. Interviews entrecoupées de séquences de concerts, parmi les derniers de Suicide, on l'on croise un Alan Vega déjà bien diminué physiquement, qui marche avec une canne (problèmes d'arthrose aux genoux), et qui s'assoit souvent entre ses parties chantées. On y voit aussi Liz Lamere, la femme de Vega, avec qui il a enregistré tous ses derniers albums solo, de 1990 à 2017, et leur fils, Dante. On peut juste regretter le manque d'images d'archives, notamment sur les débuts du groupe, mais j'imagine qu'Hurtado, qui travaille en indépendant, n'avait pas les moyens d'en obtenir les droits, on aurait donc mauvaise grâce à convoquer un tribunal pour lui en faire le procès. Le dernier film, "Saturn drive", d'une durée de 5 minutes, a été tourné le 21 mai 2016, dans un hôpital de New York. La veille, Alan Vega a fait une mauvaise chute, et s'est cassé le fémur. C'est donc sur son lit d'hôpital qu'Hurtado interviewe le chanteur, avec Liz Lamere à ses côtés. Un Vega affaibli, qui se révèle, de facto, beaucoup plus fragile que l'image qu'il avait toujours donnée de lui-même sur scène, notamment aux débuts de Suicide. N'oublions pas non plus que, en 2012, Alan Vega a fait un AVC, qui l'avait obligé à réduire ses activités, ne se consacrant plus guère qu'à la peinture, la moins physique d'entre elles. Nonobstant, moins de 2 mois après cette dernière rencontre avec Hurtado, le 16 juillet 2016, Alan Vega est mort durant son sommeil, à son domicile, à 78 ans. Tous ces films ont été tournés en numérique, Marc Hurtado, en temps que cinéaste, faisant une fixette sur la lumière. Ils restent donc agréables à regarder, bien qu'affichant une certaine froideur, due au numérique, qui se marie bien avec la musique de Suicide et avec l'oeuvre plastique d'Alan Vega. Un DVD qui documente assez bien les dernières années du groupe et du chanteur. Le DVD est disponible en 2 versions, française et anglaise, et est accompagné d'un copieux livret de 36 pages, dans lequel Marc Hurtado présente ses films, et parle de sa relation avec Alan Vega. Une livret illustré par les peintures de Sébastien Vitry, à partir de photos de Vega et Rev, dont certaines ne sont pas sans rappeler les crucifix élaborés par Vega à partir de matériaux de récupération.

LOFOFORA : Vanités (CD, At(h)ome)

Après un album acoustique pas franchement convaincant, paru au printemps 2019, Lofofora revient à ce que le groupe sait faire de mieux, un hardcore métal électrique et bastonneur. Les indiens, c'est quand ils sortaient de leurs réserves qu'ils étaient plus authentiques et plus vivants, Lofofora, c'est pareil, c'est en rebranchant les guitares qu'ils retrouvent leur franchise et leur dureté de ton. 11 titres bruts et musclés qui donnent l'impression que les 30 ans d'existence du groupe ne pèsent pas plus lourd que 30 mois. Les attaques du temps, Lofofora ne connaît pas. C'est leur docteur qui doit se poser des questions. Aurait-il zappé ses cours sur la gériatrie ? Aurait-il omis d'étudier les effets de la dépendance ? Aurait-il oublié de faire son stage en EHPAD ? C'est sûr, c'est pas avec Lofofora qu'il va se rattraper. On ne peut pas faire le bonheur de tout le monde. Le principal, c'est que Lofofora fasse le nôtre, comme du temps de "L'oeuf" ou de "Baise ta vie". Lofofora revient à des sonorités plus punks, avec des riffs incisifs, des rythmiques au cordeau, des textes rentre-dedans. Certes, il y a bien encore un peu de métal qui traîne

ici ou là ("Le venin"), mais c'est plutôt sous forme de copeaux, plus vraiment en plaques de tôle. La durée des morceaux s'en ressent. Ça joue plus vite, ça dure moins longtemps, selon la loi immuable du mieux ami du bien ("X-it"). Lofofora a-t-il souhaité opérer un mouvement de balancier pour se rééquilibrer par rapport au Bal des Enragés (dont les 4 musiciens sont membres titulaires), qui, depuis les disparitions de Schultz et Sven, est devenu nettement plus métal que punk ? Peut-être, ou pas. Allez donc savoir avec ces diables de genres et les styles. Si ça se trouve, l'année prochaine, ils feront du fandango. Nan, j'déconne, n'allez pas me prendre au mot les gars... J'aurai l'air malin après... Les vanités, Lofofora laisse ça aux autres, préférant les dénoncer et les vilipender. 30 ans plus tard, les choses ne se sont pas arrangées dans notre pauvre société toujours à la merci du grand capital et des réacs de tous bords, Lofofora n'a donc pas rendu les armes, préférant toujours se battre aux côtés de la veuve et de l'orphelin plutôt que suivre le premier de cordée. Chacun ses convictions.

UNION JACK : Violence (CD, Guerilla Asso)

Le titre de leur précédent album, il y a 2 ans, était "Supersonic". Le titre du petit dernier est "Violence". Pas de revirement dans le discours de Union Jack, on peut même dire qu'ils ont de la suite dans les idées. Toujours plus vite, toujours plus fort, telle pourrait être leur devise. A vue de pif, avant qu'ils ne me l'éclatent, ceci est leur quatrième môme, un sale gosse, comme les autres, pas du genre à dire bonjour à la dame, à laisser sa place dans le métro, ou à participer à une journée citoyenne. Union Jack sont des punks durs de durs, vrais de vrais, pas franchement des parents modèles, alors leurs rejets... Ils vous balancent une dizaine de bastos à fragmentation en moins d'une demi-heure, soit nettement moins qu'une question au gouvernement à l'assemblée nationale, où, pour paraphraser Coluche, une fois que le ministre a répondu, on ne se souvient plus de l'interrogation. De toute façon, les questions, Union Jack s'en foutent aussi, ils ont leurs réponses, et n'en démordront pas. "Venom", "Dance in the fire", "Poison me", "Vasectomy", "Frustration", "Thieves and liars", c'est plus explicite que de débattre sur la potentialité intrinsèque de la zone Euro dans le contexte géopolitique du marché chilien soumis aux aléas d'El Niño. Au passage, si quelqu'un a compris le sens de la phrase précédente, qu'il m'écrive, parce que moi, j'y entrave que pouic. Ça fait déjà plus de 20 ans que Union Jack traîne ses Converse sur les scènes des rades les plus mal famées de l'hexagone et de ses environs, les bougres ne sont donc pas nés de la dernière pluie de particules fines, ce qui les autorise à pondre du riff punk à un rythme plus soutenu qu'une poule en batterie. Au début, ils avaient bien encore quelques références ska pour illuminer leur punk de salopards, aujourd'hui, c'en est fini des fanfreluches chaloupées (même à 120 bpm), ils en sont plutôt à disputer une course de formule 1 sur une route de montagne, poussée d'adrénaline garantie sur facture falsifiée, non remboursée par la Sécu, j'ai essayé, je me suis retrouvé avec la Répression des Fraudes au derche, j'ai mangé grave. Bref, des parents comme on aurait aimé en avoir, qui ne nous auraient pas pourri d'être en échec scolaire.



La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit. Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



CHARLY FIASCO : Rien (CD, Guerilla Asso)

Les toulousains de Charly Fiasco font partie de ces groupes qui ne font guère parler d'eux, mais qui, pleins d'abnégation, tracent leur route sans se soucier de rien ni de personne. Si on s'intéresse à eux, tant mieux, sinon, tant pis, ça ne les empêche ni de dormir ni de gratouiller leurs guitares. Le reste n'a que peu d'importance. "Rien" est leur quatrième album, encore que, si ça se trouve, vu qu'il ne comporte que 6 titres, ils doivent le considérer comme un EP. Une sémantique qui veut que, si un disque ne propose pas au moins 10 ou 12 titres, ça n'est pas un vrai album. Du coup, on bouffe du EP à tour d'électrophone. Après, on l'appelle bien comme on veut, l'essentiel n'est-il pas la musique ? Et la musique de Charly Fiasco, quoi-t'est-ce que c'est-il donc ? Du punk-rock, si on veut, avec de grosses tartines de rock'n'roll. En tout cas, pas du punk primaire ou précambrien. Le punk de Charly Fiasco est plutôt travaillé au corps, pétri à la main, artisanal en quelque sorte. Preuve que ce punk n'a rien de bourrin, les tempi sont souvent médiums, ce qui laisse de la place pour les textes, en français (eux disent dans la langue de Coluche, je plussoie), en prise directe avec le quotidien, l'actualité, le présent. Ecoutez "Elite", "Sang d'encre" ou "Rallumer l'incendie" qui décrivent parfaitement la fracture sociale qui se creuse de plus en plus entre ceux qui nous "gouvernent" (politiciens, industriels, financiers), et nous, pauvres manants qui n'avons même pas droit à la parole, sous peine de se prendre coups de matraque et de LBD dans la tronche. Rien ne fait défaut dans ce nouveau disque de Charly Fiasco, surtout pas la prise de conscience anarchique.

CAN'T SWIM : Foreign language (CD, Pure Noise Records)

5 ans après sa formation, Can't Swim sort un nouvel EP, le deuxième, après 2 albums, tous ces disques ayant paru sur Pure Noise Records. Un EP qui durcit sérieusement le ton, avec un hardcore maladivement contagieux, qui n'est pas sans rappeler les premiers efforts de Rage Against The Machine. Le discours aussi s'est radicalisé, plus politiquement incorrect, ce qui, dans l'Amérique de Trump, n'a rien de surprenant. Aucune confusion possible, Can't Swim n'est pas là pour faire des confitures, mais bien pour dénoncer quelques faits de société plus ou moins nauséabonds, entre les abus policiers, le pouvoir de l'argent-roi, le gréganisme obtus des masses. Notez que l'on peut aussi adapter tout ça à la France macroniste, il n'y a guère de différence. Comme pour mieux appuyer le propos, Can't Swim a invité quelques amis à venir prendre un verre en studio, et donc à participer à cette petite entreprise de démolition au marteau-piqueur, Adam Lazzara de Taking Back Sunday, Spencer Pollard de Trash Talk, Drew Dijorio de Stray From The Path, ça fait quand même pas mal de monde sur un 6 titres. Pour un peu, ça aurait été chacun son morceau. "Foreign language" ressemble à un glaviot dans la tronche de la grande confrérie des emmerdeurs, bien gluant, bien viral, mais néanmoins sous contrôle. Jusqu'à présent, Can't Swim ne m'avait jamais trop convaincu, ce disque m'a fait réviser mon jugement.

NORMA JEAN : All hail (CD, Solid State Records)

C'est pas parce qu'on porte en épitaphe le vrai prénom (à une lettre près) qu'une célèbre actrice hollywoodienne des années 50 qu'on joue forcément sur le glamour et la nostalgie. Pas trop le style de Norma Jean, du moins à l'écoute de cet album. Après, dans la vie privée, peut-être qu'ils se teignent en blond et qu'ils aiment faire bouffer leur robe blanche sur une bouche de métro, ça ne me regarde pas. Ceci étant, ont-ils bien le temps de jouer les Marilyn de bac à sable, à part pour faire marrer leurs gosses ? C'est que les lascars ont un casier judiciaire chargé comme un grimpeur du Tour de France, plus de 20 ans d'existence, et un huitième album dans le carnier, ce "All hail" tout frais abattu. Norma Jean, c'est un hardcore brutal, qui érode le paysage façon Colorado au fond de son canyon, un métal qui vous plombe une dent creuse à coup de marteau-pilon, mais un hardcore qui vous prend aussi à contre-pied quand le groupe décide, au débotté, de tenter le break ultime, celui qui vous détrouse au coin du bois, le break de mandrin et de bandit de grand chemin. C'est pas en permanence, mais, 2-3 fois dans le courant du disque, ils nous font le coup, et comme on ne s'y attend pas, on se laisse fatalement surprendre, juste le temps de se faire dépouiller. Au fil des écoutes, l'effet de surprise ne joue plus, et ces breaks presque éthérés agissent comme autant de moments permettant de reprendre sa respiration. Ce qu'il n'est pas aisé de faire avec un disque, et un groupe, qui a érigé la fureur de jouer au rang d'art majeur. Et quand je parle de fureur, ça n'a rien d'une litote. Les bestiaux de Norma Jean sont des féroces, capables d'affronter un grizzly à mains nues, et de le mettre à terre pour lui piquer sa peau. Oui, en plus, ils se moquent éperdument des proverbes à la con. Est-ce la dureté de leur musique

? Est-ce l'usure du temps ? Est-ce la conjonction des deux ? Toujours est-il que Norma Jean est un groupe dont la particularité est de ne plus comprendre, en son sein, aucun de ses membres originaux. Des remplacements au fil de l'eau qui font que, aujourd'hui, le titulaire le plus ancien est le chanteur et guitariste Cory Brandan, arrivé en 2004, 7 ans après le démarrage. Grayson Stewart, l'autre guitariste, est arrivé en 2018, tandis que le batteur avec qui ils ont enregistré cet album, Matt Putnam, n'est qu'un musicien de studio. Pour tourner, ils emploient d'autres musiciens intérimaires. Au total, depuis les débuts du groupe, on a ainsi vu passer plus de 25 musiciens chez Norma Jean, en studio ou sur scène, parfois les 2. La fidélité n'est pas une vertu cardinale pour eux. Dans ces conditions, on peut se demander comment le groupe parvient à conserver cohésion et esprit de corps. Mais, le fait est que ça fonctionne, sur disque en tout cas, ne les ayant jamais vu sur scène. Je n'en demande pas plus.

LEFT BEHIND : No one goes to heaven (CD, Pure Noise Records)

Dans un pays où la bigoterie tient lieu de mode de vie, où la société est régie par la religion, où le pouvoir est confisqué par un dirigeant qui affiche ouvertement ses conceptions nauséabondes, et qui, malgré les apparences, n'est même pas une dictature musulmane, les américains de Left Behind ont la clairvoyance d'affirmer que personne ne va au paradis. Voilà de quoi nous les rendre sympathiques. Heureusement, il n'y a pas que ça pour éveiller notre intérêt à leur égard, il y a surtout leur crossover de hardcore et de métalcore pour soigner notre addiction aux musiques énergétiques et radioactives. D'autant qu'ils n'amuse guère le terrain, ni ne ménagent leurs montures, là réside leur force de persuasion. Formé en 2013, le groupe en est à son troisième album. Si vous espérez passer à autre chose après avoir fini de digérer le pavé précédent, "Blessed by the burn", c'est raté. A peine le temps de prendre un café pour se requinquer qu'on se remet à table pour un nouveau rata qui s'annonce encore bien copieux. Pour le régime, faudra attendre encore, parce qu'il y a de la calorie à 5 chiffres dans ce disque, de quoi passer l'hiver sans problème si vous êtes un ours ou une marmotte. Au printemps, vous n'aurez guère fondu que de quelques grammes, et encore, uniquement si vous avez multiplié les calins sous la couette, mais là, ça ne s'appelle plus vraiment une hibernation. Left Behind a le sens du riff qui avoine, de la mélodie qui charcute, de la rythmique qui pilonne. S'ils n'avaient pas fait de musique, je suppose qu'ils auraient été bûcherons (ils en ont le physique). Leur approche de la double croche est aussi délicate et raffinée que le bisou d'un tigre du Bengale souffrant de migraine chronique. Plus que la vitesse d'exécution, Left Behind privilégie le marmitage façon brise-béton obstiné et opiniâtre. Core, oui, mais quand même plus métal que hard, c'est ça qu'est bon. Surtout pour baillonner votre voisin qui n'écoute que du rap autotuné devant son barbecue dominical.

DESTINATION LONELY : Nervous breakdown (CD, Voodoo Rhythm Records - www.voodooorhythm.com)

Alors là, ça ne rigole plus. Après 2 albums "classiques", 10 titres chacun, le format standard chez Voodoo Rhythm, Destination Lonely nous tartine carrément un double avec cette troisième livraison. 17 titres, rien que ça. Je vous la fais court pour la bio. Destination Lonely est un trio de pistoleros qui carburent au garage-trash-rock'n'roll, et pas des pied-tendres, puisque nos tueurs à gage ont un tableau de chasse à faire passer Buffalo Bill pour un aimable pêcheur à la ligne. Parmi leurs premières coteries, citons les Fatals, Jerry Spider Gang, les Beach Bitches ou les Kung Fu Escalators. J'en passe et des pas piqués des vers, pour éviter le name dropping et parce que je risque de manquer de place. Lo Spider, l'un des 2 guitaristes, dirige également son propre studio d'enregistrement, le Swampland, c'est dire si on est occupé chez ces ruffians. Une formation sans basse, avec 2 guitares, voilà ce qu'il faut pour assaisonner un rock'n'roll furibard et teigneux, sur lit de fuzz, distorsion et saturation. Ça braille beaucoup, ça mitraille pas mal, ça défouraille sans sommation, pire que dans un western spaghetti. Un sacré bordel je vous dis, comme à Deadwood ou OK Corral, y a même la fumée et l'odeur de poudre pour les plus imaginatifs. Pour venir leur chercher des noises, faut être inconscient version extra-large, ou un rien dérangé du carafon, ce qui, de toute façon, les fait bien marrer et ne les empêche pas de se torcher leur bouteille de whisky une fois débarrassés des casse-bonbons. Mais revenons à nos bisons, et à ce disque, décrotté en 2 semaines seulement. Ils ne disposaient pas de plus de temps, et ne sont pas du genre à refaire 50 fois un coup de charley ou un ré dièse majeur septième au prétexte qu'il serait un poil foireux. Quand on ventile, on ne s'amuse pas à viser entre les 2 yeux, on arrose,

ça touchera forcément quelque chose. En fait, ce sont 15 titres qui forment l'ossature de ce disque, avec un brelan de tueries ("Lovin", "Nervous breakdown", "Electric eel"), une paire de reprises ("I want you", des Troggs, "Ann", des Stooges), une quinte de titres plus posés, au milieu, histoire de reprendre haleine (dont "Blind man", un blues semi-acoustique, avec harmonica de rigueur, "Je m'en vais", inhabituel exercice en français, "Sentier mental", avec saxophone). Comme quoi, il n'y a pas que le tir au pigeon dans la vie, il y a aussi un petit poker entre potes, pour décompresser. Pour clore l'exercice, comme on figole l'accrochage d'une exposition de scalp en attendant la picole du vernissage, 2 titres qui sortent franchement du lot, 2 versions "alternatives" de 2 morceaux de l'album. "Nervous breakdown" s'étire sur près d'un quart d'heure, et les guitares partent carrément en vrille, façon "Sister Ray" du Velvet Underground, en plus vicelard, ce qu'on n'aurait jamais cru possible, et "Schizo MF" s'offre un lifting "elektro shit" (sic), ça non plus on n'aurait jamais pensé l'entendre sur un disque de Destination Lonely, mais c'est pas Daft Punk non plus, on a le souci de l'honneur et de la charte qualité, on ne yoyote pas encore chez les bandidos. Et puis, de tout façon, à l'entretien d'embauche, ça ne serait jamais passé, ou alors juste pour la poilade. Globalement, cet album a de sérieux relents psyché-punk, ce qui ne saurait effaroucher le consommateur soucieux du bien-être de ses oreilles, fussent-elles déjà fortement dégrassées par les 2 albums précédents. Jamais 2 sans 3 comme on dit, il eut été malvenu de la part de Destination Lonely de ne pas sacrifier à l'adage, si savamment conçu par nos ancêtres, maîtres en parémiologie.

**PARCE QUE CA NOUS PLAÎT... 20 nouvelles électriques autour d'O.T.H. (Kicking - kickingrecords.com)
AU NOM DE LA LOI - 20 sentences autour du groupe les Sheriff (Kicking)**

Après avoir erré d'un éditeur à l'autre, c'est chez Kicking que Jean-Noël Levavasseur trouve aujourd'hui refuge pour continuer à faire paraître ses recueils de nouvelles autour de quelques groupes essentiels. Et ce nouvel attelage ne fait pas les choses à moitié, avec 2 bouquins quasiment coup sur coup, consacrés à 2 groupes frères, presque siamois, en tout cas tous 2 montpelliérains, O.T.H. et les Sheriff. Paru peu avant la disparition de Beubeu, le batteur, et 3 ans après celle de Domi, le guitariste, le recueil consacré à O.T.H. s'accompagne d'un CD hommage au groupe, avec, entre autres, Diego Pallavas, Un Dolor, Last Brigade, Little Green Fairy, Tagada Jones, Stygmate, ou... les Sheriff. Mais c'est le livre que je vais tenter de disséquer ici. Comme pour toutes les anthologies dirigées par Jean-Noël, on retrouve le noyau dur de l'équipe éditoriale, sa petite meute de chiens des rues, son petit gang de hors-la-loi littéraires. En revanche, dans les 2 cas, le ton se veut moins "noir" qu'au début de cette aventure. On sent plutôt les affinités électives entre les groupes et les auteurs. Le fait que tout ce petit monde se soit régulièrement côtoyé tout au long de leurs carrières respectives (la plupart des auteurs ont été, ou sont encore, journalistes ou musiciens) a créé des liens, ça transparait souvent dans les historiettes racontées au fil des pages. Le ton moins "polar" est largement compensé par ce qu'on devine être évocation de souvenirs, sous couvert de fiction.

Honneur aux aînés, pas de beaucoup, certes, mais aînés quand même, commençons par O.T.H. C'est Spi, le chanteur, aujourd'hui celui des Naufragés, qui ouvre le bal avec une courte préface dans laquelle il esquisse ce qu'étaient les motivations du groupe dans les années 80, durant son apogée. En gros, le combat des 5 prolos-Rapetou contre le rock-business. S'ensuivent les 20 nouvelles, bâties autour du titre d'une de leurs chansons, puisqu'il s'agit du principe de base de cette collection. Eddy Bonin ("Morts de rire") documente la vie dans les cités d'avant, d'avant les dealers, l'islamisme rampant, le mal-vivre ensemble, le désespoir. Patrick Foulhoux ("Hommes des cavernes modernes") livre un récit d'anticipation, en posant cette question cruciale : Le rock'n'roll est-il soluble dans l'extinction de masse, celle de l'humanité ? Jean-Luc Manet ("Le soleil du midi") est l'un des rares à rester fidèle au ton "noir" à l'origine de la série. Jean-Noël Levavasseur ("La chair humaine ne vaut pas cher") narre les aventures d'O.T.H. alternatifs, une bande de braqueurs dans une France macronisée au laminoir libéral ("quand il y a du noir, il y a du désespoir"). Thierry Saltet (ex Stalingrad, "Sauvagerie") compare le rock'n'roll à un combat de boxe, sa grandeur et sa décadence, surtout quand une histoire de coeur/cul vient emberlificoter le tout. L'une des meilleures nouvelles du recueil, à mon humble avis, qui n'engage que moi, mais auquel je souscris des 2 mains. Pierre Domengès ("Euthanasie pour les vieux rockers") et Max Well ("Sur des charbons ardents") envoient les vieux rockers en maison de retraite, voire au cimetière, et ça ne donne guère envie d'en passer par là, mais aurait-on le choix ? Stéphane Pajot ("Quelle sacrée revanche") nous pond

la seule nouvelle qui ne fasse pas explicitement référence à O.T.H., à la tonalité noire comme un Soulages dans la nuit. Alain Feydri ("Les araignées ne dorment jamais") manie la gouaille et l'ironie avec la nouvelle la plus drôle du lot, San Antonio chez les rockers, ou Zazie dans les squats. Giuglietta ("Animal fatal"), Guillaume Gwarddeath ("Parce que ça nous plaît") et Karine Medrano ("Le cri de ralliement") font leur le vieil apophtegme qui veut que les histoires d'amour finissent mal en général. Frédéric Prilleux ("La France dort") dresse l'arbre généalogique de la branquitude et de la baltringuitude, des Rapetou aux Pieds Nickelés. Marion Chemin ("Coeur de chien") se fend d'une belle uchronie : Spi est mort, sa meurtrière est en prison, et elle était plus qu'une petite dévergondée. Thierry Tuborg (ex Stalag et Stalingrad, "Le fils de Motch") se lance à la recherche d'un père perdu, la seule nouvelle qui ne reprend pas un titre de chanson, l'exception n'est-elle pas la confirmation de la règle ?

Musicalement, les Sheriff étaient un chouia plus enjoués qu'O.T.H. A l'époque, on a suffisamment comparé leurs mérites à ceux des Ramones, avec la même envie de conquête territoriale, celle du quartier d'à côté. Pour le recueil qui leur est consacré, on sent que les auteurs, eux aussi, on écrit avec un poil plus de légèreté, comme quoi tout finit toujours par déteindre, même avec les meilleures lessives. Ici, ce n'est pas un membre du groupe (qui, accessoirement, vient de se reformer) qui signe la préface, mais Nasty Samy, le stakhanoviste 2.0 du rock français de ce début de 21ème siècle, qui, comme il l'avoue lui-même, ne se sentait pas vraiment le mieux placé pour un tel travail, trop jeune notamment (il n'avait que 10 ans à la sortie de leur premier album). Ce qui ne l'empêche pas d'égrener ses propres souvenirs liés au groupe, puisqu'il y en a, le contraire eut été étonnant. Avant de laisser le champ libre aux 2 dizaines de marshalls chargés de nettoyer la rue principale de ses desperados et de ses chiens errants. Patrick Foulhoux ("Jouer avec le feu") se livre à un délire à la Tarantino/Rodriguez ("From dusk till dawn") ou Jon Favreau ("Cowboys & aliens"), sauce rock'n'roll et tabasco. Alain Feydri ("Panik à Daytona Beach") ne déroge pas à la morale hollywoodienne : "Force reste à la loi", ou "Le crime ne paie pas". Jean-Luc Manet ("Pile ou face") revisite le rêve américain façon margouillis, au taquet de boîte automatique, comment visiter Los Angeles au pas de charge et mourir. Stanislas Petrosky ("Elle est borgne") et Luna Satie ("A la chaleur des missiles") analysent les ravages de la télé-(ir)réalité sur les âmes port sensibles, Marion MLP et la fin du monde, même combat ? Stéphane Pajot ("Ne fais pas cette tête-là") et Marion Chemin ("Pour le meilleur et pour le pire") se penchent sur les féminicides, encore et toujours, partagés, détournés ou par procuration, mais sûrement plus porteurs qu'un discours de Marlène Schiappa (qui a dit y a pas de mal ?). Jean-Bernard Pouy (tiens, il avait un mot d'excuse pour ne pas être du projet O.T.H. ?, "A la poubelle !") commente le crunch France-Angleterre du rock'n'roll, les tarlouzes d'Oasis font-elles le poids face aux squelettiques Sheriff ? Eddy Bonin ("Tic tac... A la porte") grime les Sheriff en clowns électriques, avec O.T.H. en guest, la classe. Stéphane Le Carre ("Que pasa ?") fait appel au shérif de Rosporden, pour une fois au bon endroit au bon moment. Serguei Dounovetz (ex Maîtres Nageurs, "A coups de batte") confronte les Sheriff et les Gilets Jaunes, manière de saluer le retour musical du groupe. Max Well ("J'veux savoir pourquoi"), mieux que Sergio Leone, invente le duel au fraisier. Giuglietta (ex Gougnaf Mouvement, le premier label des Sheriff, dont elle fut aussi la manageuse, "Condamné à brûler") emprunte la machine à remonter le temps et celle à remuer la souvenirance dans une nouvelle autobiographique. Et puis des histoires d'amour en capitade pour compléter le sommaire, dans le RER, aux USA, en Espagne, à Londres. Et encore un chien mort. Le raton-laveur, ça devient surfait.

Double hommage à 2 groupes que la proximité géographique et les liaisons adultères ne peuvent plus dissocier dans l'inconscient du punk d'antan, du punk aux cheveux de neige, comme aurait pu dire Villon, qui aurait sûrement apprécié le rock'n'roll d'O.T.H. et des Sheriff s'il avait vécu ici et maintenant. O tempora o mores !



ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

WALLACK : Black neons (CD, Klonosphere)

Sont-ce des enfants du Futuroscope ? Leur musique, très moderne, pourrait le laisser penser. Ce qui est sûr, c'est que le groupe s'est formé à Poitiers, en 2012, donc, il pourrait bien y avoir anguille sous roche, non ? "Black neons" est leur troisième album, et le groupe est d'obédience stoner, avec des ambiances très sombres, et des particules industrielles qui virevoltent autour d'une musique épaisse et corpulente. En gros, ça n'a rien de bucolique, ou alors ça patauge dans le Marais Poitevin, au risque de s'y enfoncer inexorablement. On peut même déceler chez Wallack des sonorités black métal ("Anxiety"), si l'on écoute attentivement. Le groupe assumant l'utilisation de synthés (pas partout, quand même) aux côtés des engins habituels, guitare, basse et batterie. Le titre le plus "léger" de cet album, c'est "Century boy", sorte de blues alourdi au pruneau Smith & Wesson, au rythme un peu plus "trépidant" que le reste, comme si ZZ Top avait couché avec Kyuss au milieu des cactus. "Black neons" a des relents psychédélics portés par une fuzz incandescente. Quant aux primes sonorités progressives de Wallack, on en retrouve trace dans "Slaughters" ou "All that's ever been (part. II)", avec leurs suites de changements de rythme. Wallack a ceci d'intéressant que le groupe ne propose pas une musique rigide et répétitive. Au contraire, en multipliant les climats et les paysages, Wallack sait capter notre attention, et ne pas être ennuyeux, ce qui peut vite arriver avec une musique aussi massive.

DUSK OF DELUSION : Watch your 6 (CD, Fantai'Zic)

Autant le premier album de Dusk Of Delusion ne m'avait pas vraiment troublé, autant celui-ci, leur deuxième, me fait plus frétiller, comme quoi, rien n'est jamais perdu d'avance. Et surtout pas une guerre, puisque c'est le thème qui sous-tend ce disque qu'on pourrait qualifier de conceptuel. Maintenant qu'on a éteint les feux de la commémoration à outrance de la Première Guerre Mondiale, la "Grande Guerre" comme on dit, même si je ne vois pas bien en quoi une guerre peut être grande, mais c'est une autre affaire, Dusk Of Delusion choisit de se replonger dans cette tranche d'histoire qui a marqué au moins 2 ou 3 générations, jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale, tant elle fut cauchemardesque et traumatisante, la première guerre industrielle comme on a aussi coutume de dire, puisqu'on y envoyait les soldats à l'abattoir comme de vulgaires bovins. Et c'était vrai dans chaque camp. Pour évoquer ce conflit, et lui redonner un peu d'humanité, Dusk Of Delusion choisit de construire chaque chanson autour d'un sentiment, haine, peur, amour, colère, tristesse, courage, joie (parce qu'il y en a eu, aussi), désespoir, jusqu'à la mort, toutes émotions qu'on forcément connues chaque protagoniste, surtout les troupes de base, ceux qui se retrouvaient en première ligne, dans la bouillasse, au milieu des rats, sous les pluies d'obus. Chacun des sentiments évoqués est mis en relation avec l'histoire d'un homme, d'une femme ou d'un événement, de Gavriilo Princip, l'assassin de l'archi-duc François-Ferdinand à Sarajevo, à la bataille de Verdun, en passant par les mutineries de 1917, ou les états d'âme de soldats, anglais, français, allemand, ou de civils, un russe ou une femme française restée à l'arrière pour faire tourner la machine économique. C'est plutôt bien trouvé, et ça évite à la fois le misérabilisme et la récrimination, trop souvent de mise quand on se penche sur cette facette de la guerre. Musicalement, Dusk Of Delusion fusionne un métal très énergique (ce qui faisait défaut sur leur premier album, trop "progressif" à mon goût), avec ce qu'il faut de variations dans les atmosphères et les visions pour ne pas paraître trop janséniste dans son traitement, et trop lassant à son écoute. Ce qui fait brillamment le lien avec la diversité des émotions suggérées par les chansons. Un album original, avec un bel artwork, on ne va pas faire sa chochette.

BLACK CAPRICORN : Omega (2 CD, Sad Sun Music)

A l'heure où tout doit aller vite, trop vite, Black Capricorn n'est certainement pas le groupe préféré des accros de la zapette musicale. Black Capricorn prend son temps, et semble vivre au ralenti, comme un lézard rallié au stoïcisme. En même temps, quand on revendique haut et fort, très fort, faire du doom-métal, c'est sûr qu'on n'est pas dans le format chanson pop de 2 minutes 30. Initialement paru en 2017 en vinyl (double) sur Stone Stallion Rex, "Omega", le quatrième album du groupe italien, ressort aujourd'hui en CD, toujours double, avec 3 titres bonus. Soyons fous, pourquoi se priver, il y a plus de place sur un CD que sur un vinyl, et 3 ans se sont écoulés depuis la sortie initiale, alors autant en profiter pour réactualiser le répertoire, quitte à aggraver son cas. On a désormais 2 heures de pur doom grave et angoissant. La musique est oppressante comme la traversée du Styx par temps

de brouillard, le chant semble sortir d'outre-tombe et évoque une chorale de succubes fraîchement revenues d'entre les damnés, le tempo est aussi sautillant qu'une marche funèbre en pleine épidémie de peste bubonique. Et les thèmes sont à l'avenant, "Evil horde of Lucifer", "Devil and the death", "Stars of Orion", "La sella del diavolo", de quoi donner des idées à un bon scénariste de jeux de rôles médiéval-fantastique. A peine si ça hausse parfois le ton de manière plus sinistre que le tintement du tocsin un jour de fête ("Flower of revelation", "The man who dared"). Sur les 14 titres de cet album, 6 frisent ou dépassent les 10 minutes, le plus long en fait 17 (un instrumental en plus), Black Capricorn se plaît à déployer son doom, comme les armées de Xerxès, d'Alexandre le Grand ou d'Hannibal se lançant à l'assaut de l'impossible, ce qui suffisait déjà à semer la peur chez leurs ennemis. Malgré le sentiment de redondance qu'on pourrait trouver dans une telle touffeur sonore, ce double album ressemble pourtant à une mosaïque romaine, avec ses détails cachés et son symbolisme représentatif. "Omega" n'est-il pas censé être la fin de tout ? Et une certaine idée de la pérennité, puisque, dans l'alphabet grec, étant la dernière lettre, elle ouvre la porte au retour de la première, alpha, en un éternel recommencement. Ainsi, les motifs musicaux répétitifs, tendant vers une forme de psychédélicisme, s'apparentent-ils au cycle immuable de la nature, qui, chacun le sait, à horreur du vide, et se régénère donc sans cesse, même et surtout après les pires catastrophes. C'est à ce voyage aux confins d'un univers en expansion continue que nous invite Black Capricorn. Une fois qu'on a accepté de s'embarquer avec eux, il n'y a plus de retour possible, il ne reste plus qu'à se laisser porter par les courants électriques sur lesquels ils surfent avec aplomb et superbe.

PUNKULTURE 6 (Mass Productions)

Ah, l'automne. Les feuilles mortes qui se ramassent à la pelle. Les marrons qui se ramassent pas poignées. Les gamelles qui se ramassent dans le flou des brouillards matinaux. Et "Punkulture" qui se ramasse dans la boîte aux lettres. Les traditions, ça ne se perd jamais. Traditionnel, "Punkulture" commence à le devenir, avec sa demi-douzaine d'années d'existence. Un numéro par an, d'aucuns pourraient dire que ça n'est pas beaucoup. Mais, vu le boulot que ça représente (à un niveau moindre, j'en sais quelque chose avec ma modeste gazette), c'est déjà pas si mal. Changement notable par rapport aux 2 précédents, il n'y a plus de CD. La raison en est que Mass Prod souhaitait que le prix de vente ne dépasse pas 5 euros, or, avec le CD, les 2 numéros d'avant se vendaient 7 euros. 2 euros, ça n'a l'air de rien, mais, pour certains, ça peut faire une somme, en tout cas, ça peut faire la différence entre acheter le zine ou ne pas l'acheter. Il n'y a que cet enfoiré de Macron pour considérer qu'une baisse de 5 euros des APL n'a aucune importance pour personne. Lui, il s'en fout, il est logé à l'oeil, et dans un palais. De plus, il y a peu de chances qu'il achète un jour "Punkulture". En revanche, s'il n'y a plus de CD, la pagination de ce n° 6 reste identique, 100 pages, ce qui fait déjà une belle bête. Plusieurs heures de lecture assurées, surtout si, comme moi, vous êtes assez timbré pour tout lire, et quand je dis tout, c'est tout, limite les numéros de page aussi, et scruter les photos pour tenter de repérer le petit détail dans le fond, qui passerait inaperçu pour n'importe quel quidam normalement concerné. Je dois être un tantinet compulsif, mais je le vis bien, et je ne me soigne pas. Bref, après ce long préambule qui ne sert pas à grand-chose, et qui vous a peut-être mécontenté, au point de vous contraindre à changer de chronique, pour ne pas subir ma logorrhée verbale, passons au sommaire de cette nouvelle livraison. Un sommaire qui propose, comme à l'habitude, une belle diversité de sujets. La couverture tout d'abord, puisque c'est par elle qu'on aborde le sujet. Elle est signée Martial, qui décline un monde punk en mode post-apocalyptique (inspirée par l'incendie de l'usine Lubrizol ?). Un dossier de 6 pages lui est également consacré au cœur du zine. Autre illustrateur convié au raout, BB Coyotte, avec 4 collages. Dans la même veine visuelle, la photographe américaine Alison Braun nous fait partager quelques-uns de ses souvenirs, et quelques-uns de ses clichés. Le gros du sommaire fait la part belle aux groupes, puisque ce sont eux qui font vivre cette scène, du moins sont-ce eux qui sont les plus visibles. Un listing devrait être suffisamment éloquent : Warum Joe (sur 8 pages, carrément, mais ils le valent bien, eu égard à leur longévité, 40 ans dans les ratiches), Anti Clockwise, Chouch'n Molotov, les Stranglers (pas tous jeunes non plus, même si j'avoue que, depuis le départ de Hugh Cornwell, je suis moins fan), Ratos Rabiosas (Sao Paulo, Brésil), Kapo Blöd, Baffes Ou Torгноles (j'adore toujours autant leur nom), Social Experiment (UK), Pisscharge (Allemagne), Madame Robert (avec Reuno Lofofora et la dernière section rythmique de Parabellum, du rhythm'n'blues dans "Punkulture", ça s'ouvre, ça s'ouvre), Tulaviok (qui vient de se reformer, comme beaucoup),

Illegal Corpse, Hüsker Dü (et là je dis oui, l'un des mes groupes préférés de tous les temps), O.T.H. (quelques mois après le décès de Beubeu, le batteur), Ordre Public (reformés ? oui, aussi), Diego Pallavas, Jay Reatard (un sacré fondu, peut-être pas autant que G.G. Allin, mais pas loin, qui a fini par mourir d'avoir vécu pied au plancher). Outre les groupes, les labels sont aussi des rouages importants pour la diffusion du punk. Dans ce numéro, on donne la parole à Archives De La Zone Mondiale et Offside Records. Et comment ne pas parler de quelques chansons intemporelles, comme "Rudi got married", de Laurel Aitken, qu'ausculte scrupuleusement docteur Albeer ? Comme on est punk à peu près partout dans le monde, "Punkulture" ne manque jamais de dresser un petit état des lieux de quelques contrées plus ou moins oubliées. Ici, on parle du Vénézuéla, de Mauriac (dans le Rouergue, presque aussi exotique que la Papouasie ou la Patagonie pour beaucoup), de Montréal (et sa riche scène oi !), de la Belgique de Marcor, des Pays-Bas (non, il n'y a pas que du fromage et des tulipes dans les polders). On trouve aussi quelques articles plus thématiques, comme les punks lesbiennes des années 80 et 90 en Angleterre et aux Etats-Unis, et le punk 77 français actuel. On cause aussi fanzinet avec Samuel Etienne, activiste de la colle et des ciseaux depuis 1984. Pour assaisonner le tout, on se délecte des habituelles chroniques disques et livres, le punk par l'exemple. Enfin, pour clore l'affaire, vous trouverez un trombinoscope de tous les collaborateurs (c'est comme ça qu'on appelle les esclaves dans le monde du travail aujourd'hui) de "Punkulture". Vous pourrez ainsi leur demander des autographes ou prendre des selfies avec eux quand vous les croiserez dans la rue... ou pas, parce que, pour les reconnaître, il vous faudra être sacrément physionomiste, ah ah !

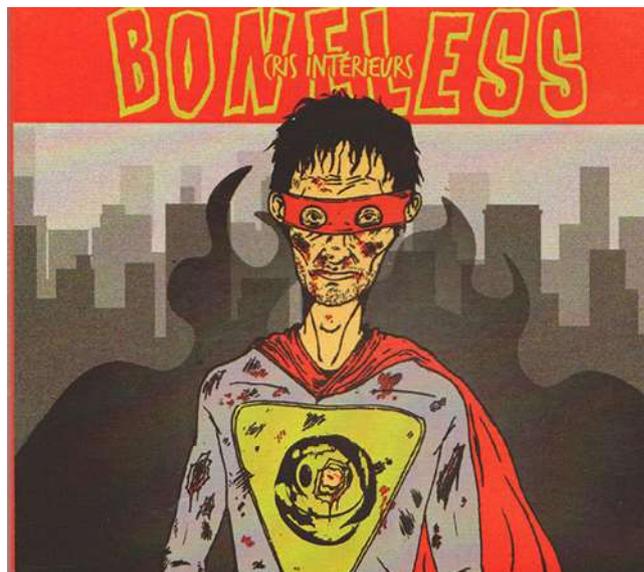
OI L'ALBUM Volume 2 (CD, Une Vie Pour Rien)

Tous les 10 ans, le label nantais décide de broser un tableau de la oi hexagonale, et assimilée. Une décennie après le premier volume, voici, très logiquement, le second volet. Des fois, le monde est bien fait quand même. Une oi balayée par 14 groupes, français, à 2 exceptions près, les québécois d'Ultra Razzia et les suisses de Sous-Escort, mais comme ils chantent en français, on va dire que le cousinage est avéré. Un français qui est la langue commune à tout ce petit monde, à 2 exceptions près, encore. Les 2 récalcitrants à la langue de Rabelais sont the Gift (Nantes) et Bogan (Toulouse). Mais on ne va pas leur en vouloir pour si peu. Géographiquement, c'est suffisamment éparpillé pour couvrir à peu près l'entièreté du territoire, mieux que certains opérateurs téléphoniques, et pour enchanter tous les routiers qui écouteront de la oi dans leur Volvo de 750 canassons (y en a ?). D'accord, c'est surtout au nord de la Loire que ça se situe, mais, comme les téléphonistes sus-mentionnés, on a bien le droit de mentir un peu dans la publicité, non ? Ca vient de Paris (Bromure, Cran, Tchernobyl, Squelette), de Brest (Coupe Gorge), de Lille (Années Zéro, Kronstadt), de Dijon (Talion), d'Aire sur la Lys, Pas De Calais (Grabuge). Reste un inclassable, un groupe franco-portugais, Atlantes, qui fait la liaison entre Paris et Lisbonne, ça doit pratiquer pour répéter. Là où tout le monde s'est mis d'accord, c'est sur le fait de ne proposer que de l'inédit sur cette compilation. Pas de fonds de tiroirs, pas de rogatons, pas de quignon de pain moisi extirpé d'une huche oubliée, que du neuf, du rutilant, du brique, enregistré spécialement pour l'occasion. Un label, ça doit avoir de l'emprise sur ses troupes, rogntudju. Faut que ça file droit, ou que ça dise pourquoi. Manquerait plus que le petit personnel se mette à regimber. Quoique, quelque chose me dit qu'il n'a pas fallu les forcer beaucoup, tous ces gangs de gredins, pour respecter le cahier des charges. Quand c'est pour la bonne cause, on n'a pas nécessairement besoin d'un alibi pour s'enfermer quelques heures en studio et graver un titre pour la postérité. Sinon, est-ce que ça cogne bien comme il faut ? Oui, c'est de la oi et du street-punk, pas de l'après-rasage ni du shampoing démêlant.

BONELESS : Cris intérieurs (CD, Trauma Social)

Prenez trois jeunes toulousains fraîchement sortis du lycée. Prenez trois instruments au hasard, guitare-basse-batterie (ça aurait pu être cornemuse-guimbarde-viole de gambe). Prenez une large rasade de punk-rock. Prenez un studio disponible et pas cher. Prenez de la bonne volonté à revendre. Prenez un label entreprenant. Touillez avec persévérance. Et vous avez un chouette petit disque apte à vous faire passer un bon moment. Pas trop long le moment, avec 5 chansons punky et catchy qui ne dépassent pas les 3 minutes, mais, comme dit l'obsédé, les plus courtes sont souvent les meilleures. "Cris

intérieurs" est le second EP de Boneless, qui sort après un premier album paru début 2018. Retour à un format court qui sied fort bien à ce trio pimpant. Ca ressemble à Guerilla Poubelle dans l'esprit, ou à Uncommonmenfrommars avec les roulettes greffées sous les pieds. Ca envoie le bois, copeaux compris, et ça ne se prend pas le chou, on ne va pas jouer les bégueules. Des groupes comme Boneless, on ne demande qu'à en avoir plus, histoire de bouter les poppeux impurs hors de nos platines, et structurer un peu le bordel punk.



Nono FUTUR : Antisocial club (CD autoproduit)

2002 : Naissance de Nono Futur, le monde tremble. 2019 : Sortie du huitième album de Nono Futur, le monde fait dans sa culotte, et Donald Trump a déjà le doigt sur le bouton nucléaire. Oui, parce que bon, faut bien dire, Nono Futur est un brin énervé. D'ailleurs, pour ne pas trop effaroucher le pèlerin, il s'est inventé un double (ou un triple, un quadruple, un quintuple, on ne sait plus, ils sont tellement nombreux dans sa tête), Antitou, ça fait moins violence gratuite. Ce sont les aventures de ce super-héros du caniveau qu'il nous narre en long, en large, en travers, en épaisseur, en profondeur dans cet album aux textes subliminaux, à la musique paranormale et aux zoulis dessins. C'est tout DIY. Tellement DIY qu'on s'attendrait presque à ce qu'il vienne en personne l'interpréter dans la kitchenette, plutôt que de mettre tout ça sur un CD. Maintenant, je ne garantis pas que le CD il ne l'a pas gravé lui-même au burin et au ciseau à bois, avec lui, on n'est jamais sûr de rien. Même pas de son existence. Si ça se trouve, il a réussi à se dématérialiser et à envahir nos petits cerveaux poreux pour y chanter directement, sans prise jack et sans micro. En attendant, il profite du temps de parole qu'il s'est lui-même accordé (en plus de sa guitare) pour vider quelques querelles avec le monde entier, surtout les cons et les abrutis, et ça fait de la populace, mais Nono Futur/Antitou ne craint rien ni personne (à part, peut-être, éventuellement, que le ciel lui tombe sur la tête, mais, si c'est jamais arrivé à Abraracourcix, on va dire qu'il y a peu de chance que ce soit lui qui trinque). Nono Futur, c'est pas une p'tite bite, sinon il ne ferait pas du punk, il n'est pas si débile quand même. Fou, sûrement, mais pas taré. Enfin, j'espère pas. Sinon, je ne vous ai pas encore dit, Nono Futur fait du punk, du distroit de chez distroit, du tac-poum de chez tac-poum. Nono Futur, il est tellement punk qu'il n'a pu trouver personne pour l'accompagner. Normal, le punk n'est-il pas mort en 1976 ? Du coup, y a plus de punks, et y a plus personne pour en faire, à part Nono (je peux t'appeler Nono, on est un peu potes maintenant que j'écoute ce que tu fais). Alors le Nono, pas démonté par le fait qu'il est tout seul sur son île déserte en pleine ville, il joue lui-même de la guitare, de la basse et de la boîte à rythme, au moins, il est sûr de ne pas s'engueuler, à part avec la boîte à rythme, parce que, comme un vrai batteur, la machine a elle aussi un ego démesuré et qu'elle croit qu'elle est la meilleure du groupe. C'est dingue les progrès de l'Intelligence Artificielle, les robots réussissent désormais à aussi peu réfléchir que les humains. C'est dire si on est proche de la perfection. Mais Nono Futur est plus fort que tout (oui, il est même plus fort que toi petit scarabée, tu t'y attendais pas, avoue), la preuve, il lit la presse, mais uniquement les entrefilets, les potins, les ragots, le plus intéressant quoi, et, de trois mots récoltés ici et là, il écrit des chansonnettes qui finiront bien, un jour, par lui faire décrocher le

Pulitzer RTL ou le Nobel du Figaro Littéraire, sinon, ça sert à quoi qu'il se décarcasse le popotin à nous raconter sa vie, sa grandeur et sa décadence ? Nono Futur, quand il n'était pas encore né, il rêvait d'être Ludwig Von 88, les Wampas, Strella et Didier Super à lui tout seul (pour ne pas avoir à partager les cachets et les droits d'auteur, c'est qu'il a des faux frais), et il a réussi à tous les envoyer en maison de repos dès qu'il a poussé son premier "fuck". Nono Futur, c'est super-Antitout contre les zombies-punks de l'espace obscur, comme la Force qu'il n'a pas. Les inconscients, les bolosses, ils ne savent même pas qu'ils n'ont pas l'ombre d'une nanochance de lui faire mordre la poussière, et encore moins son vomir, vu son haleine de poney dès qu'il ouvre la bouche pour chanter. Nono Futur, il est tellement punk que c'en est indécent pour les autres, ceux qui se croient punks aussi, et qui se tapent la honte dès qu'il entre dans leur champ de vision. On ne statistique plus les suicides dans les rangs des faux crêteux et des pseudo keupons, qui n'ont pu supporter leur propre inanité face à ce parangon de punkitude cool et antisociale. Nono Futur, c'est le dernier des Mohicans du punk, le Robinson Crusœ du "fais-le toi-même", le Ken le survivant du doigt d'honneur, le Elric du "no future". C'est dit ! Mais je n'en suis pas si fier que ça.



JAGGER HOLLY : It's Christmas somewhere (CD, Monster Zero)

Le timing, c'est important. Et là, pour le coup, je suis nettement à la bourre. Mais c'est pas de ma faute monsieur le juge. Maintenant, la promo ne se fait quasiment plus que par des liens de téléchargement, qui s'accumulent gaillardement dans ma boîte mail, avant que je trouve un moment pour nettoyer icelle tout le bazar. Ensuite, faut encore trouver un créneau pour écouter tout ce qui a été téléchargé, dont une grosse majorité de merde. Pendant ce temps-là, les jours défilent, inexorablement. Et je me retrouve à chroniquer cet album de Noël alors que la Chandeleur est déjà passée, mais pas Pâques, faut pas charrier, c'est pas si grave. Voyons le côté positif, je suis vachement en avance pour le prochain Noël, c'est déjà pas si mal. Les disques de Noël ont ceci de bien qu'ils sont intemporels. En France, le disque de Noël, c'est pas trop notre topette de picrate, à part cette burne de Tino Rossi qu'on nous ressort inlassablement dès que les jouets sont alignés sur les rayons des supermarchés, soit, désormais, en octobre, quand ça n'est pas juste après la rentrée scolaire. Le timing, je vous dis, c'est important, surtout pour la grande distribution, jamais à court d'idées saugrenues pour pousser à la consommation. En même temps, si jamais, un jour, vous trouvez un disque de Jagger Holly au Carrefour du coin, je veux bien me convertir au taylorisme. Le disque de Noël est donc une spécificité anglo-saxonne, surtout américaine, pas très évoluée quoi. Je dis ça, mais y a plein de groupes que j'aime bien qui ont sorti des disques de Noël, de quoi me mettre face à mes contradictions. Alors, me direz-vous, pourquoi un groupe comme Jagger Holly, basé en Autriche, se fend-il d'un tel objet ? Primo, parce que les pays germaniques sont plutôt accros à Noël, eux aussi, il suffit de voir les marchés du même tonneau qui fleurissent dans le moindre village de plus de 3 bicoques pour s'en rendre compte. Secundo, parce Jagger J Holly, le chanteur et bassiste du groupe, est américain, expatrié au Tyrol, ce qui semble être une bonne raison pour lui. Pour respecter la tradition, cet album propose un lot conséquent de reprises, dont beaucoup de traditionnels et de trucs variétés, mais aussi "Santa Baby" d'Eartha

Kitt, ou "All alone on Christmas" de Darlene Love, chanté ici par Lucy Spazzy (ex Spazzys, actuelle Lucy and the Rats), une interprétation très acidulée. Un disque qui pourrait paraître anecdotique, mais qui présente 2 intérêts plus ou moins majeurs, le rendant un chouia plus probant que nombre d'albums du même accabit. D'abord, ça reste un disque de Jagger Holly, traité au poppunk et au punk'n'roll qui restent la marque de fabrique du groupe, ensuite parce que, pour faire descendre le rata, ils ont glissé quelques extraits sonores de films au milieu de tout ce fatras, ce qui fait toujours marrer le paroissien, surtout quand il est bon public, comme moi. Et puis quoi, Noël, n'est-ce pas la fête de l'amour de son prochain, des bonnes résolutions, de la bonté d'âme, une journée où tout n'est que paix et joie dans le monde (sauf dans les régions où on se fout sur la gueule à coups de missiles sol-sol et de balles dum-dum, je sais, mais rien n'est parfait en ce bas monde) ? Raison de plus pour être indulgent et sourire comme un benêt à l'écoute d'un disque comme celui-là. Le petit Jésus, il est pas mignon dans son berceau de paille, avec l'âne et le boeuf qui le regardent benoîtement ?

CITY WOODPECKERS : Some days (CD autoproduit)

Il fut un temps, avant les moyens de communication modernes, où l'on envoyait des ambassades pour savoir ce qui se passait dans le monde. Ou une bouteille à la mer pour faire savoir qu'on était dans la panade. C'est un peu la même approche qui définit la musique des City Woodpeckers, butiner de ci de là et récolter ce qui finira par engendrer une musique gentiment chantournée, plutôt agréable à écouter, et apte à rassembler sexes, générations et tribus. En gros, les City Woodpeckers font de la power-pop. Power pour le côté enlevé et enjoué de cet album. Pop pour le côté acidulé et glamour de ces 11 titres. Les City Woodpeckers ne sont pas hommes à chercher la baston, ils préfèrent les soirées entre amis à papoter et refaire le monde, peu importe ce qu'il en sort, il en restera toujours un petit quelque chose, qui refera surface un jour ou l'autre. Le disque est bien ficelé, ce qui est un minimum, puisque le groupe y a consacré presque 2 ans de sa vie, depuis l'ébauche des premiers morceaux jusqu'au mastering, il n'aurait plus manqué qu'il soit bâclé. On est loin de l'urgence punk et de l'instantanéité garage, mais ça n'est pas le propos des City Woodpeckers. Cette volonté de remettre l'ouvrage cent fois sur le métier est délibérée et manifeste. Ils ne sont plus tout jeunes, alors les poussées d'acné et les actions coup de poing, ils en sont revenus depuis longtemps. Dans leur façon d'appréhender la musique, les City Woodpeckers me rappellent des groupes comme les Dogs ou les Roadrunners, une classe certaine et un détachement impassible. Le rock'n'roll des City Woodpeckers est hors du temps, des modes et des frontières. C'est le genre de musique qui, depuis les années 60, se veut celle d'une époque charnière, entre insouciance et conscience, mais sans brusquerie ni révolution radicale. Une musique qu'on écouterait encore dans 50 ans sans qu'on s'en étonne plus que ça. Comme on peut relire Simenon ou Agatha Christie sans se soucier de leur temporalité. Une madeleine.

The HUILE : The Huile (CD autoproduit)

Bon sang de bois ! Jamais je n'aurais cru ça possible. Comme à Londres, New York ou Los Angeles, un super-groupe vient de naître à Sens, le trou du cul du monde pourtant. Au moins peut-on considérer cette formation comme une reconnaissance de la vitalité de la scène rock locale. Voyons le verre à moitié plein, et oublions le déclassé endémique de la région depuis des décennies, puisque, si les groupes pullulent, les endroits où jouer, eux, sont toujours inexistantes. Un beau paradoxe. Permettez-moi tout d'abord de vous présenter les 4 mousquetaires de the Huile, qui ont donc déjà franchi le stade primaire de cadets de Gascogne. A la guitare côté jardin, Yann (ex Chantilly Bears), au chant et à la guitare côté cour, Théo (Johnny Mafia, ex Chuck Twins California), à la basse, Clément (ex Chuck Twins California), et à la batterie, Nico (Bad Dead, ex Johnny Mafia, Chuck Twins California et Chantilly Bears). A eux 4, ils alignent plus de kilomètres et plus d'heures de vol que n'importe quel apprenti couineur de "The Voice" en mal de battage médiatique. Quant au nom du groupe, pour les ceusses qui n'auraient pas cerné le concept (moi-même, je dois avouer que j'ai eu du mal à m'y faire, mais, depuis, je me suis soigné), c'est juste un pied de nez aux anglophones du dimanche, qui parsèment leur conversation d'anglicismes barbares, croyant se la péter en société. En effet, comment les anglo-saxons vont-ils bien pouvoir le prononcer sans se prendre les pieds dans le rug ? Un article anglais et un substantif français, ils en rigolent depuis le début. Sont-ils taquins. A part ces considérations linguistiques de bac à sable, the Huile reste un groupe de rock'n'roll qui sort son premier disque, parce qu'une naissance,

c'est bien joli, mais s'il n'y a pas les dragées pour marquer le coup, à quoi ça sert-il donc ? Les dragées, elles sont comptées, 8 seulement, mais au prix où ça coûte, fallait quand même pas espérer entretenir vos caries aux frais de la princesse, son altesse fût-elle toute oléagineuse. 8 titres d'un rock'n'roll qui tire à la fois vers le garage et le néo-psychédéisme. Nettement moins punk que Chantilly Bears, nettement moins furieux que Chuck Twins California, nettement moins secoué que Johnny Mafia, the Huile trouve le moyen de poser le tempo et de freiner avant le virage en épingle à cheveux, ce qui, vous en conviendrez, reste le plus sûr moyen d'éviter le passage en force de la barrière de sécurité. Majoritairement, ça envoie le pâté de tête, on ne se refait pas, mais quelques titres médiums viennent calmer le jeu au moment opportun, en tout cas avant d'atteindre le point de non-retour, et de se lancer dans des actions qu'on pourrait regretter d'avoir commises une fois dégrisé, et après avoir tout balancé sur les réseaux sociaux, une calamité dont il faut désormais tenir compte si l'on veut, paraît-il, garder l'estime de soi-même. The Huile est un bon compromis musical entre les influences de ses divers membres, comme quoi, des fois, la somme de ses individualités peut vraiment permettre à un collectif de se transcender, plutôt que de théoriser l'écartèlement de Ravillac pour les nuls. Et tant pis si vous ne parvenez pas à prononcer leur nom (anglais ? français ? franglais ?), faites au mieux. C'est entre vous et votre conscience que ça se jouera.

DAKINIZ : Raging shouts (CD autoproduit)

Trio parisien qui pourrait jouer les réfugiés artistiques tant leur musique fleure bon la noise déglinguée à l'américaine, Dakiniz étale complaisamment une petite dizaine de pépites burlesques, avec les compliments de la maison. C'est salement abîmé dans le traitement et l'exécution ("Handbrake"), c'est cruellement punk dans l'esprit ("Zulu radio star"), c'est méchamment pugnace dans l'atavisme ("Score one for Satan"), à la croisée de Sonic Youth, pour l'aventure ("The last one"), Devo, pour le second degré ("The Mario Bros nemesis"), ou les Melvins, pour la rage classieuse ("Fucked for ages"). Eux ajoutent Fugazi ou Jesus Lizard dans leur playlist strictement personnelle, c'est pas faux non plus. Tout ça est bourré d'énergie, même si ça ne proteste pas par pur réflexe pavlovien à chaque note ni à chaque seconde. La formule en trio à ceci de bien, c'est qu'on ne peut pas vraiment se regarder le nombril en se reposant sur les autres pour assurer le bifeck. Chacun doit aller au charbon pour que l'ensemble tienne la route, sinon, c'est droit dans le mur, avec d'importants dégâts collatéraux. Bien qu'ils existent depuis 2012, et qu'ils aient déjà 2 EP et un premier album dans la musette, dont 2 de ces disques produits par Laurent Ciron (Dogs, Cinders), Dakiniz sont encore injustement cantonnés à un anonymat qui frise l'indécence. Je n'avais jamais entendu parler d'eux jusqu'à cet album. Dallas n'est pas le seul univers impitoyable de ce monde où l'instinct grégaire importe plus que celui de la découverte. Au moins, j'aurai apporté ma modeste briquette à l'édification de leur futur mémorial.

Mitch RYDER and the DETROIT WHEELS : Sockin' it to you - The complete Dynovoice/New Voice recordings (3 CD, RPM Records)

Mitch Ryder and the Detroit Wheels se forment à Detroit en 1964. Au départ, le groupe s'appelle Billy Lee & the Rivas. C'est après leur rencontre avec le songwriter et producteur Bob Crewe qu'ils deviennent Mitch Ryder and the Detroit Wheels. Bob Crewe dirige 2 labels, Dynovoice Records et New Voice, donc, naturellement, les disques de Mitch Ryder and the Detroit Wheels paraissent sur ces labels. En 1965 est édité leur premier single, "I need help". 2 autres 45t paraissent cette même année, "Come see about me" (reprise des Supremes) et "Jenny take a ride" (medley de "See see rider" de Ma Rainey et "Jenny, Jenny" de Little Richard). Ce dernier titre devient le premier succès du groupe avec une dixième place aux Etats-Unis. Mitch Ryder and the Detroit Wheels s'inscrivent définitivement dans une veine soul et rhythm'n'blues. 1966 est une année très prolifique, avec 4 nouveaux singles, dont "Little latin Lupe Lu" (reprise des Righteous Brothers), n° 17, et, surtout, "Devil with a blue dress on/Good golly Miss Molly" (medley de reprises de Shorty Long et Little Richard, encore), n° 4, qui reste leur plus gros succès. Cette même année 66, le groupe sort ses 2 premiers albums, "Take a ride" et "Breakout...!!!". En 1967, Mitch Ryder and the Detroit Wheels font paraître 2 nouveaux singles, dont "Sock it to me baby", n° 6, chanson qui inspire le titre de leur troisième album, qui paraît la même année. Toujours en 67, paraissent 2 compilations, "All Mitch Ryder hits" et "All the heavy hits". 1968 marque la fin du

groupe, avec la parution d'un dernier single, "Linda Sue Dixon", qui ne se classe pas, et d'un dernier album, "Mitch Ryder sings the hits". Il faut dire que, à partir de 1967, Mitch Ryder commence à sortir des disques en solo. En fait, après la parution de l'album "Sock it to me", on peut considérer que Mitch Ryder devient un artiste solo, le nom des Detroit Wheels n'apparaissant même plus sur des disques qui leur sont pourtant officiellement attribués. Cette compilation propose l'intégralité des enregistrements pour les labels Dynovoice et New Voice, soit 5 albums, "Take a ride", "Breakout...!!!", "Sock it to me", "Mitch Ryder sings the hits" et "What now my love". Si les 3 premiers sont enregistrés par Mitch Ryder and the Detroit Wheels, le quatrième est un album bâtard, avec des enregistrements des Detroit Wheels et des morceaux solo de Mitch Ryder, tandis que le cinquième est un disque solo de Mitch Ryder. Le compilateur a également inclus les chansons uniquement parues en singles durant cette période, 8 titres, ainsi qu'un spot radiophonique. Au total, ça nous fait 65 morceaux, sur une période de 3 ans seulement, ça carburait dur en ces temps bénis, bien que souvent désargentés. Bien qu'aujourd'hui adoués par quelqu'un comme Bruce Spingsteen, qui, depuis 1975, intègre régulièrement, sur scène, un medley de leurs chansons, Mitch Ryder and the Detroit Wheels restent largement méconnus, voire mésestimés, du grand public. Ce qui est parfaitement incompréhensible, alors que, dans le même temps, on encense Janis Joplin ou Eric Burdon par exemple. Pour la petite histoire, et pour prouver, s'il en était besoin, la qualité du groupe, et de son chanteur, c'est avec Mitch Ryder qu'Otis Redding a fait sa dernière apparition publique, lors d'un show télévisé, le 9 décembre 1967, interprétant en duo la reprise de "Knock on wood" de Ben E. King, la veille du décès de Redding. Les 3 albums des Detroit Wheels sont de pures tueries soul et rhythm'n'blues, et il est parfaitement criminel de passer à côté si l'on s'intéresse au genre. Largement composés de reprises, Mitch Ryder and the Detroit Wheels donnent une couleur blue-eyed soul à des titres de James Brown (3 reprises rien que sur le premier album), Titus Turner, Sam Cooke, Rufus Thomas (l'irréfragable "Walking the dog"), Wilson Pickett (indémontable "In the midnight hour"), Jesse Hill, les Isley Brothers (l'attachant "Shakin' with Linda") ou Marvin Gaye. Sur le troisième album, Bob Crewe prend plus d'importance en écrivant la plupart des titres, le disque ne proposant plus qu'une seule reprise, mais la qualité des compositions ne faiblit pas pour autant. L'album "Mitch Ryder sings the hits", je l'ai déjà dit, est un disque bâtard, essentiellement composé de titres déjà parus, mais remixés par Bob Crewe, avec l'intention affichée de rendre le son du groupe plus soft et commercial, avec, parfois, l'adjonction de cuivres, de choeurs et de cordes. Si les chansons n'ont plus l'énergie des mixages originaux, la plupart restent encore écoutables. Les cuivres, notamment, donnent une couleur plutôt "staxienne" à l'ensemble. Ce qui reste dans la logique des choses, puisque, si les Detroit Wheels sont originaires de Detroit, ils sont finalement assez peu influencés par le grand label soul de la ville, Tamla Motown. En revanche, Memphis, et le label Stax, paraissent les avoir beaucoup plus influencés. On trouve aussi sur cet album 2 enregistrements solo de Mitch Ryder, "Ruby baby and peaches on a cherry tree" (reprise remaniée des Drifters), et "You are my sunshine" (reprise du standard country de Jimmie Davis). Quant au cinquième album inclus dans cette anthologie, "What now my love", c'est le premier effort solo de Mitch Ryder, et là, c'est un franc ratage. 9 des 10 titres sont des reprises, qui tapent tous azimuts, Gilbert Bécaud (2 occurrences, "Je t'appartiens/Let it be me", "Et maintenant/What now my love"), Jacques Brel ("Ne me quitte pas/If you go away"), Big Maybelle via Jerry Lee Lewis ("Whole lotta shakin' goin' on"), les Jaynetts ("Sally go 'round the roses"), Chuck Berry ("Brown eyed handsome man"), Sam Cooke ("That's it I quit, I'm movin' on"), mais tout ça est noyé sous des violons et des choeurs féminins tellement envahissants qu'on se demande s'il y a encore des guitares dans ce fatras. Mitch Ryder se la joue crooner à la Frank Sinatra, Paul Anka ou Elvis Presley (le Presley devenu loukoum des années 60 et 70), c'en est triste à pleurer, au point qu'on se demande si c'est bien le même chanteur qui, quelques mois auparavant, balançait ses bâtons de dynamite à la tête des Detroit Wheels. Le principe de cette compilation étant de proposer l'intégralité des enregistrements Dynovoice et New Voice, on peut comprendre que cet album y ait droit de citer, mais, si on l'avait omis, personne n'y aurait trouvé à redire. A ce titre, il est dommage que l'album suivant de Mitch Ryder, "The Detroit/Memphis experiment", sur lequel il est accompagné par Booker T. and the M.G.'s, ne soit pas paru sur l'un des labels de Bob Crewe, parce que là, pour le coup, le chanteur y a retrouvé toute sa verve et sa prestance. 10 titres sur 65, ça ne fait que 15% de perte, il n'y a pas mort d'homme, ni de petit cheval, on a connu pire comme ratio dans ce genre d'entreprise.